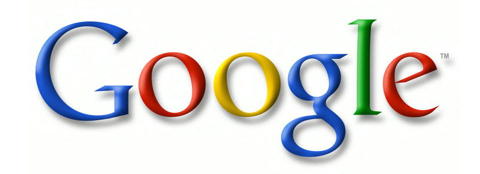




Bought from L'Âne d'Or

CONTES MORAUX

ET

NOUVELLES

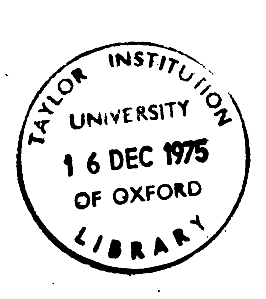
IDYLLES

de Mrs.

D...... ET GESSNER.



Zuric, chez Orell, Gefsner, Fuefsli & Comp.
1 7 7 3.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC 1975
OF OXFORD
LIBRARY

ONTES MORAUX

DE

Mr. D . . . . . .

LES DEUX AMIS DE BOURBONNE.

IL y avait ici deux hommes qu'on pourrait appeller les Oreſte & Pylade de Bourbonne. L'un ſe nommait Olivier & l'autre Félix. Ils étaient nés le même jour, dans la même maiſon & des deux ſœurs ; ils avaient été nourris du même lait ; car l'une des meres étant morte en couche, l'autre ſe chargea des deux enfans. Ils avaient été élevés enſemble ; ils étaient toujours ſéparés des autres ; ils s'aimaient comme on exiſte, comme on vit ſans s'en douter ; ils le ſen-

taient à tout moment, & ils ne se l'étaient peut-être jamais dit. Olivier avait une fois sauvé la vie à Félix qui se piquait d'être grand nageur, & qui avait failli à se noyer. Ils ne s'en souvenaient ni l'un ni l'autre. Cent fois Félix avait tiré Olivier des avantures facheuses où son caractere impétueux l'avait engagé, & jamais celui-ci n'avait songé à l'en remercier; ils s'en retournaient ensemble à la maison sans se parler, ou en se parlant d'autre chose.

Lors qu'on tira pour la milice, le billet fatal étant tombé sur Félix, Olivier dit: L'autre est pour moi. Ils firent leurs temps de service, ils revinrent au pays: Plus chers l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient encore auparavant, c'est ce que je ne saurais vous assurer: Car, petit frere, si les bienfaits réciproques cimentent les amitiés réfléchies, peutêtre ne font [illegible] à celles que j'ap-

pellerais volontiers des amitiés animales & domeſtiques. A l'armée, dans une rencontre, Olivier étant menacé d'avoir la tête fendue d'un coup de ſabre, Félix ſe mit machinalement au devant du coup & en reſta balafré : On prétend qu'il *étoit* fier de cette bleſſure; pour moi je n'en crois rien. A Haſtenbeck Olivier avoit retiré Félix d'entre la foule des morts où il étoit demeuré. Quand on les interrogeait, ils parlaient quelquefois des ſecours qu'ils avaient reçus l'un de l'autre, jamais de ceux qu'ils avaient rendus l'un à l'autre. Olivier diſait de Félix, Félix diſait d'Olivier; mais ils ne ſe louaient pas. Au bout de quelque tems de ſéjour au pays, *ils* aimere[illegible] le hazard voulut que ce fût la mêm[illegible] n'y eut entre eux aucune rival[illegible] ier qui s'apperçut de la paſſio[illegible] ſe retira. Ce fut Félix. Ol[illegible] & Félix, dégoûté

taient à tout moment, & ils ne ſe l'étaient peut-être jamais dit. Olivier avait une fois ſauvé la vie à Félix qui ſe piquait d'être grand nageur, & qui avait failli à ſe noyer. Ils ne s'en ſouvenaient ni l'un ni l'autre. Cent fois Félix avait tiré Olivier des avantures facheuſes où ſon caractere impétueux l'avait engagé, & jamais celui-ci n'avait ſongé à l'en remercier; ils s'en retournaient enſemble à la maiſon ſans ſe parler, ou en ſe parlant d'autre choſe.

Lors qu'on tira pour la milice, le billet fatal étant tombé ſur Félix, Olivier dit: L'autre eſt pour moi. Ils firent leurs temps de ſervice, ils revinrent au pays: Plus chers l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient encore auparavant, c'eſt ce que je ne ſaurais vous aſſurer: Car, petit frere, ſi les bienfaits réciproques cimentent les amitiés réfléchies, peutêtre ne font-ils rien à celles que j'ap-

pellerais volontiers des amitiés animales & domeſtiques. A l'armée, dans une rencontre, Olivier étant menacé d'avoir la tête fendne d'un coup de ſabre, Félix ſe mit machinalement au devant du coup & en reſta balafré : On prétend qu'il étoit fier de cette bleſſure; pour moi je n'en crois rien. A Haſtenbeck Olivier avoit retiré Félix d'entre la foule des morts où il étoit demeuré. Quand on les interrogeait, ils parlaient quelquefois des ſecours qu'ils avaient reçus l'un de l'autre, jamais de ceux qu'ils avaient rendus l'un à l'autre. Olivier diſait de Félix, Félix diſait d'Olivier; mais ils ne ſe louaient pas. Au bout de quelque tems de ſéjour au pays, ils aimerent; & le hazard voulut que ce fût la même fille. Il n'y eut entre eux aucune rivalité; le premier qui s'apperçut de la paſſion de ſon ami ſe retira. Ce fut Félix. Olivier epouſa; & Félix, dégouté

de la vie sans s'appercevoir pourquoi, se précipita dans toutes sortes de métiers dangereux: Le dernier fut de se faire contrebandier. Vous n'ignorez pas, petit frere, qu'il y a quatre Tribunaux en France, Caen, Rheims, Valence & Toulouse, où les contrebandiers sont jugés; & que le plus sévere des quatre c'est celui de Rheims où préside un nommé Talbot, l'ame la plus féroce que la nature ait encore formée. Félix fut pris les armes à la main, conduit devant le terrible Talbot, & condamné à mort, comme cinq-cent autres qui l'avaient précédé. Olivier apprit le sort de Félix. Une nuit il se leve d'à côté de sa femme, & sans lui rien dire il s'en va à Rheims. Il s'adresse au juge Talbot, il se jette à ses pieds, & lui demande la grace de voir & d'embrasser Félix. Talbot le regarde, se tait un moment, & lui fait signe de s'asseoir. Olivier s'assied.

Au bout d'une demie heure Talbot tire ſa montre & dit à Olivier: Si tu veux voir & embraſſer ton ami vivant, dépêche toi; il eſt en chemin; & ſi ma montre va bien, avant qu'il ſoit dix minutes il ſera pendu. Olivier tranſporté de fureur ſe leve, décharge ſur la nuque du col au juge Talbot un énorme coup de bâton, dont il l'étend preſque mort; court vers la place, arrive, crie, frappe le bourreau, frappe les gens de la juſtice, ſouleve la populace indignée de ces executions. Les pierres volent, Félix délivré s'enfuit: Olivier ſonge à ſon ſalut; mais un ſoldat de maréchauſſée lui avoit percé les flancs d'un coup de bayonnette, ſans qu'il s'en fut apperçu. Il gagna la porte de la ville; mais il ne peut aller plus loin: Des voituriers charitables le jetterent ſur leur charette, & le dépoſerent à la porte de ſa maiſon un moment avant qu'il expirat. Il

n'eut que le tems de dire à sa femme: Femme, approche, que je t'embrasse; je me meurs, mais le Balafré est sauvé.

Un soir que nous allions à la promenade selon notre usage, nous vimes au devant d'une chaumiere une grande femme debout avec quatre petits enfans à ses pieds; sa contenance triste & ferme attira notre attention, & notre attention fixa la sienne. Après un moment de silence elle nous dit: Voilà quatre petits enfans; je suis leur mere & je n'ai plus de mari. Cette maniere haute de solliciter la commisération était bien faite pour nous toucher. Nous lui offrimes nos secours qu'elle accepta avec honnêteté. C'est à cette occasion que nous avons appris l'histoire de son mari Olivier & de Félix son ami. Nous avons parlé d'elle, & j'espere que notre recommandation ne lui aura pas été inutile. Vous voyez, petit frere, que

la grandeur d'ame & les hautes qualités sont de toutes les conditions & de tous les pays; que tel meurt obscur, à qui il n'a manqué qu'un autre théatre, & qu'on peut trouver deux amis, ou dans une chaumiere ou chéz les Jroquois.

Vous avez desiré, petit frere, de savoir ce qu'est devenu Félix; c'est une curiosité si simple & le motif en est si louable que nous nous sommes un peu reproché de ne l'avoir pas eue. Pour reparer cette faute, nous avons pensé d'abord à Mr Papin, Docteur en Théologie & Curé de Sainte Marie à Bourbonne: Mais maman s'est ravisée, & nous avons donné la préférence au Subdélégué Aubert, qui est un bon homme, bien rond, & qui nous a envoyé le récit suivant, sur la vérité duquel vous pouvez compter.

„ Le nommé Félix vit encore. Echapé

„ des mains de la juftice de Rheims, il fe
„ jetta dans les forêts de la province, dont
„ il avait appris à connaitre les tours & les
„ détours pendant qu'il faifait la contreban-
„ de, cherchant à s'approcher peu à peu
„ de la demeure d'Olivier dont il ignorait
„ le fort.

„ Il y avait au fond d'un bois, où vous
„ vous êtes promenée quelquefois, un char-
„ bonnier dont la cabane fervait d'afyle à
„ ces fortes des gens; c'était auffi l'entrepôt
„ de leurs marchandifes & de leurs armes:
„ Ce fut là que Félix fe rendit, non fans
„ avoir couru le danger de tomber dans les
„ embuches de la maréchauffée qui le fui-
„ vait à la pifte. Quelques uns de fes affo-
„ ciés y avaient apporté la nouvelle de fon
„ emprifonnement à Rheims; & le charbon-
„ nier & la charbonniere le croyaient ju-
„ fticié, lors qu'il leur apparut.

„ Je vais vous raconter la chofe, comme „ je la tiens de la charbonniere qui eſt dé- „ cédée il n'y a pas longtemps.

„ Ce furent ſes enfans, en rodant autour „ de la cabane, qui le virent les premiers. „ Tandis qu'il s'arrêtait à careſſer le plus „ jeune dont il était le parein, les autres „ entrerent dans la cabane, en criant Félix! „ Félix! Le pere & la mere ſortirent, en „ répétant le même cri de joie; Mais ce „ miſérable était ſi harraſſé de fatigue & de „ beſoin, qu'il n'eut pas la force de répon- „ dre, & qu'il tomba preſque défaillant en- „ tre leurs bras.

„ Ces bonnes gens le ſecoururent de ce „ qu'ils avaient; lui donnerent du pain, du „ vin, quelques legumes; Il mangea & „ s'endormit.

„ A ſon réveil ſon premier mot fut Oli- „ vier! Enfans, ne ſavez vous rien d'Oli-

„ vier? Non, lui repondirent-ils. Il leur
„ raconta l'avanture de Rheims; il passa
„ la nuit & le jour suivant avec eux. Il
„ soupirait, il prononçait le nom d'Olivier;
„ il le croyait dans les prisons de Rheims;
„ il voulait y aller; il voulait aller mourir
„ avec lui; & ce ne fut pas sans peine que
„ le charbonnier & la charbonniere le dé-
„ tournerent de ce dessein.

„ Sur le milieu de la seconde nuit il prit
„ un fusil, il mit un sabre sous son bras,
„ & s'adressant à vois basse au charbon-
„ nier .... Charbonnier! — Felix! —
„ Prends ta cognée & marchons. — Où? —
„ Belle demande! chez Olivier. — Ils vont.
„ Mais tout en sortant de la forêt, les
„ voilà enveloppés d'un détachement de ma-
„ réchaussée.

„ Je m'en rapporte à ce que m'en a dit
„ la charbonniere, mais il est inoui, que

„ deux hommes à pied aient pu tenir con-
„ tre une vingtaine d'hommes à cheval : Ap-
„ paremment que ceux-ci étaient épars, &
„ qu'ils voulaient ſe ſaiſir de leur proie en
„ vie. Quoi qu'il en ſoit, l'action fut trés
„ chaude ; il y eut cinq chevaux d'eſtropiés
„ & ſept cavaliers de hachés ou ſabrés. Le
„ pauvre charbonnier reſta mort ſur la place
„ d'un coup de feu à la tempe ; Félix re-
„ gagna la forêt, & comme il eſt d'une agi-
„ lité incroyable, il courait d'un endroit à
„ l'autre ; en courant il chargeait ſon fuſil,
„ tirait, donnait un coup de ſifflet. Ces
„ coups de ſiflet, ces coups de fuſils donnés,
„ tirés à différens intervalles & de différens
„ côtés, firent craindre aux cavaliers de ma-
„ réchauſſée qu'il n'y eut là une horde de con-
„ trebandiers, & il ſe retirerent en diligence.

„ Lorsque Félix les vit éloignés, il re-
„ vint ſur le champ de bataille ; il mit le

„ cadavre du charbonnier ſur ſes épaules,
„ & reprit le chemin de la cabane où la
„ charbonniere & ſes enfans dormaient en-
„ core. Il s'arrête à la porte, il étend le
„ cadavre à ſes pieds, & s'aſſied le dos ap-
„ puyé contre un arbre & le viſage tourné
„ vers l'entrée de la cabane. Voilà le ſpec-
„ tacle qui attendait la charbonniere au ſor-
„ tir de ſa baraque.

„ Elle s'éveille, elle ne trouve point ſon
„ mari à côté d'elle; elle cherche des yeux
„ Félix; point de Félix. Elle ſe leve, elle
„ ſort, elle voit, elle crie, elle tombe à
„ la renverſe. Ses enfans accourent, ils
„ voient, ils crient; ils ſe roulent ſur leur
„ pere, ils ſe roulent ſur leur mere. La
„ charbonniere, rappellée à elle-même par
„ le tumulte & les cris de ſes enfans,
„ s'arrache les cheveux, ſe déchire les joues;
„ Félix immobile au pied de ſon arbre, les

„ yeux

„ yeux fermés, la tête renverſée en arriere,
„ leur diſait d'une voix éteinte : Tuez-moi.
„ Il ſe faiſait un moment de ſilence ; en-
„ ſuite la douleur & les cris reprenaient,
„ & Félix leur rediſait : Tuez-moi ; enfans
„ par pitié tuez-moi.

„ Ils paſſerent ainſi trois jours & trois
„ nuits à ſe déſoler ; la quatrieme Félix dit
„ à la charbonniere : Femme, prends ton
„ biſſac, mets-y du pain, & ſuis moi.
„ Aprés un long circuit à travers nos mon-
„ tagnes & nos forêts ils arriverent à la
„ maiſon d'Olivier qui eſt ſituée, comme
„ vous ſavez, à l'extrêmité du bourg, à
„ l'endroit ou la voie ſe partage en deux
„ routes, dont l'une conduit en Franche-
„ Comté & l'autre en Lorraine.

„ C'eſt là que Félix va apprendre la mort
„ d'Olivier & ſe trouver entre les veuves de
„ deux hommes maſſacrés à ſon ſujet. Il en-

„ tre & dit brusquement à la femme Olivier ;
„ Où est Olivier ? Au silence de cette femme,
„ à son vêtement, à ses pleurs, il comprit
„ qu'Olivier n'était plus. Il se trouva mal ;
„ il tomba & se fendit la tête contre la hu-
„ che à pétrir le pain. Les deux veuves
„ le relevent ; son sang coulait sur elles, &,
„ tandis qu'elles s'occupaient à l'étancher
„ avec leurs tabliers, il leur disait : Et vous
„ êtes leurs femmes, & vous me secourez !
„ Puis il défaillait, puis il revenait & di-
„ sait en soupirant : Que ne me laissait-il ?
„ Pourquoi s'en venir à Rheims ? Pourquoi
„ l'y laisser venir ? ---- Puis sa tête se per-
„ dait ; il entrait en fureur, il se roulait
„ à terre & déchirait ses vêtemens. Dans
„ un de ces accès il tira son sabre, & il
„ allait s'en frapper ; mais les deux femmes
„ se jetterent sur lui, crierent au secours ;
„ les voisins accoururent : On le lia avec

„ des cordes, & il fut faigné fept à huit
„ fois; fa fureur tomba avec l'épuifement
„ de fes forces, & il refta comme mort
„ pendant trois ou quatre jours, au bout
„ defquels la raifon lui revint. Dans le
„ premier moment il tourna fes yeux autour
„ de lui, comme un homme qui fort d'un
„ profond fommeil, & il dit: Où fuis-je?
„ Femmes, qui êtes vous? La charbon-
„ niere lui repondit: Je fuis la charbon-
„ niere. Il reprit: Ah! Oui la charbon-
„ niere. . . . . Et vous? . . . . La femme
„ d'Olivier fe tut. Alors il fe mit à pleu-
„ rer; il fe tourna du côté de la muraille &
„ dit en fanglotant: Je fuis chez Olivier. .
„ Ce lit eft d'Olivier . . . & cette femme
„ qui eft là, c'était la fienne! Ah!

„ Ces deux femmes en eurent tant de
„ foin; elles lui infpirerent tant de pi-
„ tié, elles le prierent fi inftamment de

„ vivre, elles lui remontrerent d'une ma„ niere si touchante qu'il était leur unique „ ressource, qu'il se laissa persuader.

„ Pendant tout le temps qu'il resta dans „ cette maison, il ne se coucha plus. Il „ sortait la nuit, il errait dans les champs, „ il se roulait sur la terre, il appellait Oli„ vier; une des femmes le suivait & le „ ramenait au point du jour.

„ Plusieurs personnes le savaient dans la „ maison d'Olivier; & parmi ces personnes „ il y en avait de mal intentionées. Les „ deux veuves l'avertirent du péril qu'il „ courait. C'était un aprés midi; il était „ assis sur un banc, son sabre sur ses ge„ noux, les coudes appuyés sur une tab„ le, & ses deux poings sur ses deux „ yeux. D'abord il ne répondit rien. La „ femme Olivier avait un garçon de dix„ sept à dix-huit ans, la charbonniere une

„ fille de quinze. Tout-à-coup il dit „ à la charbonniere: La charbonniere va „ chercher ta fille, & amene-la ici. Il „ avait quelques fauchées de prés; il les „ vendit. La charbonniere revint avec sa „ fille; le fils d'Olivier l'épousa: Félix leur „ donna l'argent de ses prés, les embrassa, „ leur demanda pardon en pleurant; & ils „ allerent s'établir dans la cabane où ils „ sont encore, & ou ils servent de pere & „ de mere aux autres enfans. Les deux „ veuves demeurerent ensemble; & les enfans „ d'Olivier eurent un pere & deux meres.

„ Il y a à peu prés un an & demi que „ la charbonniere est morte; la femme d'O- „ livier la pleure encore tous les jours.

„ Un soir qu'elles épiaient Félix (car il „ y en avait une des deux qui le gardait „ toujours à vue) elles le virent qui fon- „ dait en larmes; il tournait en silence

„ ses bras vers la porte qui le séparait d'elle, & il se remettait ensuite à faire son sac. Elles ne lui dirent rien; car elles comprenaient de reste combien son départ était nécessaire. Ils souperent tous les trois sans parler. La nuit il se leva; les femmes ne dormaient point; il s'avança vers la porte sur la pointe des pieds. Là il s'arrêta, regarda vers le lit des deux femmes, essuya ses yeux de ses mains & sortit. Les deux femmes se serrerent dans les bras l'une de l'autre, & passerent le reste de la nuit à pleurer. On ignore où il se refugia; mais il n'a guere eu de semaines où il ne leur ait envoyé quelque secours.

„ La forêt où la fille de la charbonniere vit avec le fils d'Olivier, appartient à un M. le Clerc de Rançonnieres, homme fort riche & Seigneur d'un autre village de ces cantons, appellé Courcelles. Un

„ jour que M. de Rançonnieres ou de Cour„ celles, comme il vous plaira, faisait une „ chasse dans sa forêt, il arriva à la caba„ ne du fils d'Olivier; il y entra, il se mit „ à jouer avec les enfans qui sont jolis; „ il les questionna; la figure de la femme „ qui n'est pas mal lui revint, le ton fer„ me du mari qui tient beaucoup de son „ pere l'interessa; il apprit l'avanture de „ leurs parens, il promit de solliciter la grace „ de Félix; il la sollicita & l'obtint.

„ Félix passa au service de M. de Ran„ çonnieres, qui lui donna une place de „ Garde-chasse.

„ Il y avait environ deux ans qu'il vi„ vait dans le château de Rançonnieres, en„ voyant aux veuves une bonne partie de „ ses gages, lorsque l'attachement à son mai„ tre & la fierté de son caractere l'implique„ rent dans une affaire qui n'était rien dans

„ son origine, mais qui eut les suites les
„ plus fâcheuses.

„ M. de Rançonnieres avait pour voisin
„ à Courcelles un M. Fourmont, Conseiller
„ au Présidial de Lh . . . . Les deux mai-
„ sons n'étaient séparées que par une borne.
„ Cette borne gênait la porte de M. de
„ Rançonnieres, & en rendait l'entrée dif-
„ ficile aux voitures. M. de Rançonnieres
„ la fit reculer de quelques pieds du côté
„ de M. Fourmont; celui-ci renvoya la
„ borne d'autant sur M. de Rançonnieres;
„ & puis voilà de la haine, des insultes,
„ un procés entre les deux voisins. Le pro-
„ cés de la borne en suscita deux ou trois
„ autres plus considérables. Les choses en
„ étaient là, lors qu'un soir M. de Ran-
„ çonnieres revenant de la chasse, accom-
„ pagné de son Garde Félix, fit rencontre
„ sur le grand chemin de M. Fourmont le

„ magiſtrat, & de ſon frere le militaire.
„ Celui-ci dit à ſon frere: Mon frere, ſi
„ l'on coupait le viſage à ce vieux boug-là,
„ qu'en penſez-vous? Ce propos ne fut
„ pas entendu de M. de Rançonnieres;
„ mais il le fut malheureuſement de Félix,
„ qui s'adreſſant fiérement au jeune homme,
„ lui dit: Mon Officier, feriez vous aſſez
„ brave pour vous mettre ſeulement en de-
„ voir de faire ce que vous avez dit? Au
„ même inſtant il porte ſon fuſil à terre,
„ & met la main ſur la garde de ſon ſabre;
„ car il n'allait jamais ſans ſon ſabre. Le
„ jeune militaire tire ſon épée, s'avance
„ ſur Félix; M. de Rançonnieres accourt,
„ s'interpoſe, ſaiſit ſon garde. Cependant
„ le militaire s'empare du fuſil qui était
„ à terre, tire ſur Félix, le manque; ce-
„ lui-ci riposte d'un coup de ſabre, fait
„ tomber l'épée de la main au jeune hom-

„ me & avec l'épée la moitié du bras : Et
„ voila un procès criminel en sus de trois
„ ou quatre procès civils : Félix confiné
„ dans les prisons ; une procédure effrayan-
„ te ; & a la suite de cette procédure, un
„ magistrat dépouillé de son état & presque
„ déshonoré, un militaire exclus de son
„ corps, M. de Rançonnieres mort de cha-
„ grin, & Félix, dont la détention durait
„ toujours, exposé à tout le ressentiment
„ des Fourmonts. Sa fin eût été malheu-
„ reuse, si l'amour ne l'eut secouru. La
„ fille du géolier prit de la passion pour
„ lui & facilita son évasion : Si cela n'est
„ pas vrai, c'est du moins l'opinion publi-
„ que. Il s'est en allé en Prusse, où il sert
„ aujourdhui dans le Régiment des Gardes.
„ On dit qu'il y est aimé de ses camerades,
„ & même connu du Roi. Son nom de
„ guerre est LE TRISTE. La veuve Oli-

„ vier m'a dit qu'il continuait à la ſou-
„ lager.

„ Voila, Madame, tout ce que j'ai pu
„ recueillir de l'histoire de Félix. Je joins
„ à mon récit une Lettre de M. Papin no-
„ tre Curé. Je nè ſais ce qu'elle contient;
„ mais je crains bien que le pauvre Prê-
„ tre, qui à la tête un peu étroite & le
„ cœur aſſez mal tourné, ne vous parle
„ d'Olivier & de Félix d'après ſes préven-
„ tions. Je vous conjure, Madame, de
„ vous en tenir aux faits ſur la vérité deſ-
„ quels vous pouvez compter, & à la bón-
„ té de votre cœur, qui vous conſeillera
„ mieux que le premier Caſuiſte de Sor-
„ bonne, qui n'eſt pas M. Papin.

LETTRE DE Mr. PAPIN,

Docteur en Théologie & Curé de Sainte Marie à Bourbonne.

J'ignore, Madame, ce que M. le Subdélegué a pû vous conter d'Olivier & de Félix; ni quel intérêt vous pouvez prendre à deux brigands, dont tous les pas dans ce monde ont été trempés de sang. La Providence, qui a chatié l'un, a laissé à l'autre quelque momens de répit, dont je crains bien qu'il ne profite pas. Mais que la volonté de Dieu soit faite! Je sais qu'il y a des gens ici (& je ne ferais point étonné que M. le Subdélégué fut de ce nombre) qui parlent de ces deux hommes comme de modéles d'une amitié rare. Mais qu'est-ce aux yeux de Dieu que la plus sublime vertu denuée des sentimens de la piété, du respect dû à l'église &

à ſes miniſtres, & de la ſoumiſſion à la loi du ſouverain? Olivier eſt mort à la porte de ſa maiſon ſans ſacremens. Quand je fus appellé auprès de Félix chez les deux veuves, je n'en pus jamais tirer autre choſe que le nom d'Olivier; aucun ſigne de religion, aucune marque de repentir. Je n'ai pas mémoire que celui-ci ſe ſoit préſenté une fois au tribunal de la pénitence. La femme Olivier eſt une arrogante qui m'a manqué en plus d'une occaſion: Sous prétexte qu'elle ſait lire & écrire, elle ſe croit en état d'élever ſes enfans; & on ne les voit ni aux écoles de la paroiſſe ni à mes inſtructions. Que Madame juge d'après cela, ſi des gens de cette eſpéce ſont bien dignes de ſes bontés! L'Evangile ne ceſſe de nous recommander la commiſération pour les pauvres; mais on double le mérite de ſa charité par un bon choix des miſérables, & perſonne ne

connait mieux les vrais indigens que le Pasteur commun des indigens & des riches. Si Madame daignait m'honorer de sa confiance, je placerais peutêtre les marques de sa bienfaisance d'une maniére plus utile pour les malheureux & plus méritoire pour elle,

Je suis avec respect. &c.

Madame de *** remercia M. le Subdélégué Aubert de son attention, & envoya ses aumônes à M. Papin avec le billet qui suit.

„ Je vous suis très obligée, Monsieur, „ de vos sages conseils. Je vous avoue que „ l'histoire de ces deux hommes m'avait „ touchée; & vous conviendrez que l'exem„ ple d'une amitié aussi rare était bien fait „ pour séduire une ame honnête & sensible. „ Mais vous m'avez éclairée, & j'ai conçu „ qu'il valait mieux porter des secours à des „ vertus chrétiennes & malheureuses qu'à „ des vertus naturelles & païennes. Je

„ vous prie d'accepter la ſomme modique „ que je vous envoye, & de la diſtribuer „ d'après une charité mieux entenduë que „ la mienne,

„ J'ai l'honneur d'être &c.

On penſe bien que la veuve Olivier & Félix n'eurent aucune part aux aumônes de Madame de ***. Félix mourut; & la pauvre femme aurait péri de miſere avec ſes enfans, ſi elle ne s'était refugiée dans la forêt chez ſon fils ainé où elle travaille, malgré ſon grand âge, & ſubſiſte comme elle peut, à côté de ſes enfans & de ſes petits enfans.

* * *

Et puis il y a trois ſortes de conte .... Il y en a bien d'avantage, me direz vous .... A la bonne heure .... Mais je diſtingue le conte à la maniére d'Homere, de Virgile, du Taſſe; & je l'appelle le conte merveilleux. La nature y eſt exagérée, la

vérité y eſt hypothétique; & ſi le conteur a bien gardé le module qu'il a choiſi, ſi tout répond à ce module & dans les actions & dans les diſcours, il a obtenu le degré de perfection que le genre de ſon ouvrage comportait, & vous n'avez rien de plus à lui demander. En entrant dans ſon poëme, vous mettez le pied dans une terre inconnue où rien ne ſe paſſe comme dans celle que vous habitez, mais où tout ſe fait en grand, comme les choſes ſe font autour de vous en petit. - - Il y a le conte plaiſant, à la façon de la Fontaine, de Vergier, de l'Arioſte, de Hamilton; où le conteur ne ſe propoſe ni l'imitation de la nature, ni ſa vérité, ni l'illuſion; il s'élance dans les eſpaces imaginaires. Dites à celui-ci: Soyez gai, ingénieux, varié, original, même extravagant, j'y conſens; mais ſéduiſez moi par les détails; que le charme de la forme me

dérobe

dérobe toujours l'invraisemblance du fond; & si ce conteur fait ce que vous en exigez ici, il a tout fait. -- Il y a enfin le conte historique, tel qu'il est écrit dans les nouvelles de Scaron, de Cervantes, &c. -- Au Diable, le conte & le conteur historiques! C'est un menteur plat & froid. -- Oui, s'il ne fait pas son métier. Celui-ci se propose de vous tromper; il est assis au coin de votre âtre, il a pour objet la vérité rigoureuse; il veut être cru, il veut intéresser, toucher, entrainer, émouvoir, faire frissonner la peau & couler les larmes; effets qu'on n'obtient point sans éloquence & sans poésie. Mais l'éloquence est une sorte de mensonge, & rien de plus contraire à l'illusion que la poésie; l'une & l'autre exagérent, surfont, amplifient, inspirent la méfiance: Comment s'y prendra donc ce conteur-ci pour vous tromper? Le voici. Il parsemera son récit

de petites circonftances fi liées à la chofe, de traits fi fimples, fi naturels & toutefois fi difficiles à imaginer que vous ferez forcé de vous dire en vous même : Ma foi, cela eft vrai ; on n'invente pas ces chofes là. C'eft ainfi qu'il fauvera l'exagération de l'éloquence & de la poéfie ; que la vérité de la nature couvrira le preftige de l'art, & qu'il fatisfera à deux conditions qui femblent contradictoires, d'être en même temps hiftorien & poëte, véridique, & menteur. Un exemple emprunté d'un autre art rendra peutêtre plus fenfible ce que je veux dire. Un peintre exécute fur la toile une tête ; toutes les formes en font fortes, grandes & régulieres ; c'eft l'enfemble le plus parfait & le plus rare ! J'éprouve en le confidérant, du refpect, de l'admiration, de l'effroi : J'en cherche le modéle dans la nature, & ne l'y trouve pas ; en comparaifon tout y

est faible, petit & mesquin. C'est une tête ideale, je le sens; je me le dis. . . . Mais que l'artiste me fasse appercevoir au front de cette tête une cicatrice légére, une verruë à l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lévre inférieure, & d'idéale qu'elle était, à l'instant la téte devient un portrait; une marque de petite vérole au coin de l'œil ou à côté du nez, & ce visage de femme n'est plus celui de Vénus, c'est le portait de quelqu'une de mes voisines. Je dirai donc à nos conteurs historiques: Vos figures sont belles, si vous voulez; mais il y manque la verrue à la tempe, la couture à la lévre, la marque de petite vérole à côté du nez, qui les rendroit vraies; &, comme disait mon ami Cailleau, un peu de poussiére sur mes souliers, & je ne sors pas de ma loge, je reviens de la campagne.

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Hor. Art. Poët.

Et puis un peu de morale, après un peu de poétique; cela va si bien. Félix étoit un gueux qui n'avait rien, Olivier était un autre gueux qui n'avait rien; dites en autant du charbonnier, de la charbonniere & des autres personnages de ce conte, & concluez en général: Qu'il ne peut guere y avoir d'amitiés entiéres & solides qu'entre des hommes qui n'ont rien: Un homme alors est toute la fortune de son ami, & son ami est toute la sienne. Delà la vérité de l'expérience que le malheur resserre les liens, & la matiere d'un petit paragraphe de plus pour la premiere édition du livre DE L'ESPRIT.

ENTRETIEN
d'un Pere avec ses Enfans.
Ou
du danger de se mettre au dessus des loix.

Mon pere, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, était renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse. Il fut plus d'une fois choisi pour arbitre entre ses concitoyens, & des étrangers qu'il ne connaissait pas lui confierent souvent l'exécution de leurs derniéres volontés. Les pauvres pleurerent sa perte, lorsqu'il mourut; pendant sa maladie, les grands & les petits marquerent l'intérêt qu'ils prenaient à sa conservation. Lorsqu'on sçut qu'il approchait de sa fin, toute la ville fut attristée. Son image sera toujours présente

à ma mémoire ; il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille & son visage serein. Il me semble que je l'entens encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées ; & un modéle de l'emploi des autres.

C'était en hiver. Nous étions assis autour de lui ; devant le feu ; l'Abbé, ma sœur & moi. Il me disait à la suite d'une conversation sur les inconvéniens de la célébrité : Mon fils, nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit que vous faisiez avec votre outil vous ôtait le repos, & que celui que je faisois avec le mien ôtait le repos aux autres. Aprés cette plaisanterie bonne ou mauvaise du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout à fait marquée, & l'Abbé lui dit : Mon pére à quoi rêvez-vous? Je rêve ;

lui répondit-il, que la réputation d'homme de bien, la plus desirable de toutes, a ses perils même pour celui qui la mérite. Puis aprés une courte pause il ajoûta: J'en frémis encore quand j'y pense.... Le croiriez vous, mes enfans? Une fois dans ma vie j'ai été sur le point de vous ruiner; oui, de vous ruiner de fond en comble. L'ABBE. Et comment cela? MON PERE. Comment? Le voici.

Avant que je commence (dit-il à sa fille) Sœurette, releve mon oreiller qui est descendu trop bas; (à moi;) & toi ferme les pans de ma robe de chambre; car le feu me brûle les jambes.... Vous avez tous connu le Curé de Thivet? MA SOEUR. Ce bon vieux prêtre qui à l'âge de cent ans faisait ses quatre lieuës dans la matinée? L'ABBE. Qui s'éteignit á cent & un ans en apprenant la mort d'un frére qui

demeurait avec lui, & qui en avait quatre-vingt dix-neuf? MON PERE. Lui même. L'ABBE. Eh bien? MON PERE. Eh bien, ſes héritiers, gens pauvres & diſperſés ſur les grands chemins, dans les campagnes, aux portes des égliſes, où ils mandiaient leur vie, m'envoyerent une procuration qui m'autoriſait à me transporter ſur les lieux & à pourvoir à la ſureté des effets du défunt curé leur parent. Comment refuſer à des indigens un ſervice que j'avais rendu à pluſieurs familles opulentes? J'allai à Thivet; j'appellai la Juſtice du lieu; je fis appoſer les ſcellés, & jattendis l'arrivée des héritiers. Ils ne tarderent pas à venir; ils étaient au nombre de dix à douze. C'étaient des femmes ſans bas, ſans ſouliers, preſque ſans vétemens, qui tenaient contre leur ſein des enfans entortillés de leurs mauvais tabliers; des vieillards cou-

verts de haillons qui s'étaient trainés jusques là, portant sur leurs épaules, avec un bâton, une poignée de guenilles enveloppées dans une autre guenille; le spectacle de la misere la plus hideuse. Imaginez d'après cela la joie de ces héritiers à l'aspect d'une dixaine de mille francs qui revenaient à chacun d'eux; car à vuë de pays la succession du Curé pouvait aller à une centaine de mille francs au moins. On leve les scellés. Je procéde tout le jour à l'inventaire des effets. La nuit vient. Ces malheureux se retirent; je reste seul. J'étais pressé de les mettre en possession de leurs lots, de les congédier & de revenir à mes affaires. Il y avait sous un bureau un vieux coffre sans couvercle & rempli de toutes sortes de paperasses, de vielles lettres, de brouillons de réponses, de quittances surannées, de reçus de rebut, de

comptes de dépenfes & d'autres chiffons de cette nature; mais en pareil cas on lit tout, on ne néglige rien. Je touchais à la fin de cette ennuyeufe revifion, lorsqu'il me tomba fous les mains un écrit affez long; & cet écrit, favez-vous ce que c'était? Un teftament! Un teftament figné du curé! Un teftament dont la date était fi ancienne que ceux qu'il en nommait exécuteurs n'exiftaient plus depuis vingt ans! Un teftament où il rejettait les pauvres qui dormaient autour de moi; & inftituait légataires univerfels les Frémins, ces riches libraires de Paris que tu dois connaître. Je vous laiffe à juger de ma furprife & de ma douleur; car que faire de cette piéce? La bruler? Pourquoi non? N'avait-elle pas tous les caractéres de la réprobation? Et l'endroit où je l'avais trouvée, & les papiers avec lesquels elle était confonduë &

assimilée, ne déposaient-ils pas assez fortement contre elle, sans parler de son injustice révoltante? Voilà ce que je me disais en moi même; & me représentant en même temps la désolation de ces malheureux héritiers spoliés, frustrés de leur esperance, j'approchais tout doucement le testament du feu; puis d'autres idées croisant les prémiéres, je ne scais qu'elle frayeur de me tromper dans la décision d'un cas aussi important, la méfiance de mes lumieres, la crainte d'écouter plutôt la voix de la commisération qui criait au fond de mon cœur, que celle de la justice, m'arrêtaient subitement; & je passai le reste de la nuit à délibérer si je brulerais ou non cet acte inique que je tins plusieurs fois au dessus de la flamme, incertain si je le lâcherais ou non. Ce dernier parti l'emporta; une minute plutôt ou plus tard c'eût été le par-

ti contraire. Dans ma perplexité, je crus qu'il était ſage de prendre le conſeil de quelque perſonne éclairée. Je monte à cheval dès la pointe du jour; je m'achemine à toutes jambes vers la ville; je paſſe devant la porte de ma maiſon ſans y entrer; je deſcends au ſéminaire qui était occupé alors par des Oratoriens, entre leſquels il y en avait un diſtingué par la ſureté de ſes lumieres & la ſainteté de ſes mœurs. C'était un Pére Bouin qui a laiſſé dans le diocéſe la réputation du plus grand caſuiſte.

Mon pére en était là, lorſque le Docteur Biſſei entra; c'étoit l'ami & le médecin de la maiſon. Il s'informa de la ſanté de mon pére, lui tâta le pouls, ajoûta, retrancha à ſon régime, prit une chaiſe & ſe mit à cauſer avec nous.

Mon pére lui demanda des nouvelles de quelques uns de ſes malades; entre autres

d'un vieux fripon d'Intendant d'un M. de la Méſangere, ancien Maire de notre ville. Cet Intendant avait mis le déſordre & le feu dans les affaires de ſon maitre, avait fait des faux emprunts ſous ſon nom, avait égaré des titres, s'était approprié des fonds, avait commis une infinité de friponneries dont la plupart étaient avérées, & il était à la veille de ſubir une peine infamante, ſi non capitale. Cette affaire occupait alors toute la province. Le Docteur lui dit que cet homme était fort mal, mais qu'il ne déſeſpérait pas de le tirer d'affaire. MON PERE. C'eſt un trés mauvais ſervice à lui renrde. MOI. Et une très mauvaiſe action à faire. LE DOCTEUR BISSEI. Une mauvaiſe action! Et la raiſon, s'il vous plait? MOI. C'eſt qu'il y a tant de méchans dans ce monde qu'il n'y faut pas retenir ceux à qui il prend envie d'en ſor-

tir. LE DOCTEUR BISSEI. Mon affaire eſt de le guérir & non de le juger. Je le guérirai, parceque c'eſt mon métier; enſuite le Magiſtrat le fera pendre, parceque c'eſt le ſien. MOI. Docteur, mais il y a une fonction commune à tout bon citoyen, à vous, à moi; c'eſt de travailler de toute notre force à l'avantage de la république, & il me ſemble que ce n'eſt pas un pour elle que le ſalut d'un malfaiteur dont inceſſamment les loix la délivreront. LE DOCTEUR BISSEI. Et à qui appartient-il de le déclarer malfaiteur? Eſt-ce à moi? MOI. Non, c'eſt à ſes actions. LE DOCTEUR BISSEI. Et à qui appartient-il de connaitre de ces actions? Eſt-ce à moi? MOI. Non; mais permettez, Docteur, que je change un peu la théſe, en ſuppoſant un malade dont les crimes ſoient de notoriété publique. On vous appelle;

vous accourez, vous ouvrez les rideaux, & vous reconnaiſſez Cartouche ou Nivet. Guérirez-vous Cartouche ou Nivet? . . . Le Docteur Biſſei, après un moment d'incertitude, répondit ferme qu'il les guérirait; qu'il oublierait le nom du malade pour ne s'occuper que du caractère de la maladie; que c'était la ſeule choſe dont il lui fût permis de connaitre; que s'il faiſait un pas au delà, bientôt il ne ſaurait plus où s'arrêter; que ce ferait abandonner la vie des hommes à la merci de l'ignorance, des paſſions, du préjugé, ſi l'ordonnance du medecin devait être précédée de l'examen de la vie & des mœurs du malade. Ce que vous me dites de Nivet, un Janſéniſte me le dira d'un Moliniſte, un catholique d'un proteſtant. Si vous m'écartez du lit de Cartouche, un fanatique m'écartera du lit d'un athée. C'eſt bien aſſez que d'avoir à doſer le re-



méde, ſans avoir encore à doſer la méchanceté qui permaittrait ou non de l'adminiſtrer .... Mais, Docteur, lui répondis-je, ſi aprés votre belle cure le premier eſſai que le ſcélérat fera de ſa convaleſcence, c'eſt d'aſſaſſiner votre ami; que direz-vous? Mettez la main ſur la conſcience; ne vous repentirez vous point de l'avoir guéri? Ne vous écrierez vous point avec amertume: Pourquoi l'ai-je ſécouru! Que ne le laiſſais-je mourir! N'y a-t-il pas là de quoi empoiſonner le reſte de votre vie? LE DOCTEUR BISSEI. Aſſurément je ſerai conſumé de douleur; mais je n'aurai point de remords. MOI. Et quel remords pourriez-vous avoir, je ne dis pas d'avoir tué, car il ne s'agit pas de cela, mais d'avoir laiſſé périr un chien enragé? Docteur, écoutez moi. Je ſuis plus intrepide que vous; je ne me laiſſe point brider par de vains rai-

ſonne-

ſonnemens. Je ſuis médecin. Je regarde mon malade; en le regardant je reconnais un ſcélérat, & voici le diſcours que je lui tiens: Malheureux, dépêche toi de mourir; c'eſt ce qui peut t'arriver de mieux pour les autres & pour toi: Je ſais bien ce qu'il y aurait à faire pour diſſiper ce point de côté qui t'oppreſſe; mais je n'ai garde de l'ordonner; je ne hais pas aſſez mes concitoyens pour te renvoyer de nouveau au milieu d'eux, & me préparer à moi même une douleur éternelle par les nouveux forfaits que tu commettrais. Je ne ferai point ton complice. On punirait celui qui te recélerait dans ſa maiſon, & je croirais innocent celui qui t'aurait ſauvé! Cela ne ſe peut. Si j'ai un regret, c'eſt qu'en te livrant à la mort je t'arrache au dernier ſupplice. Je ne m'occuperai point de rendre à la vie celui dont il m'eſt enjoint par l'é-

quité naturelle, le bien de la société, le falut de mes femblables, d'être le dénonciateur. Meurs, & qu'il ne foit pas dit que par mon art & mes foins il exifte un monftre de plus. LE DOCTEUR BISSEI. Bon jour, papa! Ah ça, moins de caffé aprés diner, entendez-vous? MON PERE. Ah, Doctcur, c'eft uue fi bonne chofe que le caffé. LE DOCTEUR BISSEI. Du moins, beaucoup, beaucoup de fucre. MA SOEUR. Mais, Docteur, ce fucre nous échauffera. LE DOCTEUR BISSEI. Chanfons. Adieu, philofophe. MOI. Docteur, encore un mot. Pendant la derniere pefte de Marfeille il y avait des brigands qui fe répandaient dans les maifons, pillant, tuant, profitant du défordre général pour s'enrichir par toutes fortes de crimes. Un de ces brigands fût attaqué de la pefte, & reconnu par un des foffoyeurs que la police avait

chargé d'enlever les morts. Ces gens ci allaient & jettaient les cadavres dans la rue. Le fossoyeur regarde le scélérat & lui dit: Ah, misérable, c'est toi; & en même temps il le saisit par les pieds & le traine vers la fenêtre. Le scélérat lui crie: Je ne suis pas mort. L'autre lui répond: Tu es assez mort, & le précipite à l'instant d'un troisieme étage. Docteur, sachez que le fossoyeur, qui dépéche si lestement ce méchant pestiféré, est moins coupable à mes yeux qu'un habile médecin, comme vous, qui l'aurait guéri; & partez. LE DOCTEUR. Cher philosophe, j'admirerai votre esprit & votre chaleur, tant qu'il vous plaira; mais votre morale ne sera ni la mienne, ni celle de l'Abbé, je gage. L'ABBE. Vous gagez à coup sûr .... J'allais entreprendre l'Abbé; mais mon pére s'adressant à moi en souriant, me dit: Tu plaides con-

tre ta propre cauſe. MOI. Comment cela? MON PERE. Tu veux la mort de ce coquin d'Intendant de M. de la Méſangere, n'eſt-ce pas? Eh laiſſe donc faire le Docteur. A préſent dites moi où j'en étais de mon hiſtoire. MA SOEUR. Vous ètiez au Pére Bouin.

MON PERE. Je lui expoſe le fait. Le Pére Bouin me dit: Rien n'eſt plus louable, Monſieur, que le ſentiment de commiſération dont vous vous êtes touché pour ces malheureux héritiers. Supprimez le teſtament, ſecourez-les, j'y conſens; mais c'eſt à la condition de reſtituer au legataire univerſel la ſomme préciſe dont vous l'aurez privé, ni plus ni moins .... Mais je ſens du froid entre les épaules. Le Docteur aura laiſſé la porte ouverte; Sœurette, va la fermer. MA SOEUR. J'y vais, mais j'eſpere que vous ne continuerez pas que je

ne ſois revenue. MON PERE. Cela va ſans dire.

Ma Sœur qui s'était fait attendre quelque temps, dit en rentrant avec un peu d'humeur : C'eſt ce fou qui a pendu deux écriteaux à ſa porte; ſur l'un deſquels on lit: Maiſon à vendre vingt mille francs, ou à louer douze cent francs par an ſans bail; & ſur l'autre : Vingt mille francs à prêter pour un an à ſix pour cent. MOI. Un fou, ma Sœur? Et s'il n'y avait qu'un écriteau où vous en voyez deux, & que l'écriteau du prêt ne fût qu'une traduction de celui de la location? Mais laiſſons cela, & revenons au Pêre Bouin.

MON PERE. Le Pére Bouin ajouta: Et qui eſt-ce qui vous a autoriſé à ôter ou à donner de la ſanction aux actes? Qui eſt-ce qui vous a autoriſé à interpréter les intentions des morts? —— Mais, Pére

Bouin, & le coffre. — Qui eſt-ce qui vous a autoriſé à décider ſi ce teſtament a été rebuté de réfléxion, ou s'il s'eſt égaré par mépriſe? Ne vous eſt-il jamais arrivé d'en commettre de pareilles, & de retrouver au fond d'un ſceau un papier précieux que vous y aviez jetté d'inadvertence? — Mais Pére Bouin, & la date & l'iniquité de ce papier? — Qui eſt-ce qui vous a autoriſé à prononcer ſur la juſtice ou ſur l'injuſtice de cet acte, & à regarder le legs univerſel comme un don illicite plutôt que comme une reſtitution ou telle autre œuvre légitime qu'il vous plaira d'imaginer? — Mais, Pére Bouin; & ces héritiers immédiats & pauvres, & ce collatéral éloigné & riche? — Qui eſt-ce qui vous a autoriſé à peſer ce que le défunt devait à ſes proches que vous ne connaiſſez pas & à ſon légataire que vous ne connaiſſez pas d'avan-

tage ? — Mais, Pére Bouin, & ce tas de lettres du légataire que le défunt ne s'était pas seulement donné la peine d'ouvrir ? .... Une circonstance que j'avais oublié de vous dire, ajouta mon pére, c'est que dans l'amas de paperasses entre lesquelles je trouvai ce fatal testament, il y avait vingt, trente, je ne sais combien de lettres des Frémins, toutes cachetées. .... Il n'y a, dit le Pére Bouin, ni coffre, ni date, ni lettres, ni Pére Bouin, ni si, ni mais, qui tienne ; il n'est permis à personne d'enfreindre les loix, d'entrer dans la pensée des morts, & de disposer du bien d'autrui. Si la providence a résolu de châtier ou l'héritier ou le légataire ou le défunt, car on ne sait lequel, par la conservation fortuite de ce testament, il faut qu'il reste.

Après une décision aussi nette, aussi précise de l'homme le plus éclairé de notre

clergé, je demeurai ſtupéfait & tremblant, ſongeant en moi même à ce que je devenais, à ce que vous deveniez, mes enfans, s'il me fût arrivé de brûler le teſtament comme j'en avais été tenté dix fois; d'être enſuite tourmenté de ſcrupule, & d'aller conſulter le Pére Bouin. J'aurais reſtitué, oh j'aurais reſtitué, rien n'eſt plus ſûr; & vous étiez ruinés.

MA SOEUR. Mais, mon pére, il fallut après-cela s'en revenir au presbytere & annoncer à cette troupe d'indigens qu'il n'y avait rien là qui leur apartint, & qu'ils pouvaient s'en retourner comme ils étaient venus. Avec l'ame compatiſſante que vous avez, comment en eutes vous le courage?

MON PERE. Ma foi, je n'en ſçais rien. Dans le premier moment je penſai à me départir de ma procuration, & à me faire remplacer par un homme de loi; mais un

homme de loi en eût ufé dans toute la rigueur, pris & chaffé par les épaules ces pauvres gens dont je pouvais peut-être alléger l'infortune. Je retournai donc le même jour à Thivet. Mon abfence fubite & les précautions que j'avais prifes en partant avaient inquiété; l'air de trifteffe avec lequel je reparus, inquiéta bien d'avantage; cependant je me contraignis, je diffimulai de mon mieux. MOI. C'eft à dire, affez mal. MON PERE. Je commençai par mettre à couvert tous les effets précieux. J'affemblai dans la maifon un certain nombre d'habitans qui me prêteraient mainforte en cas de befoin. J'ouvris la cave & les greniers que j'abandonnai à ces malheureux, les invitant à boire, à manger & à partager entre eux le vin, le bled & toutes les autres provifions de bouche. L'ABBE. Mais, mon pére! . . . . MON PERE. Je le fais,

cela ne leur appartenait plus que le reste. MOI. Allons donc, l'Abbé, tu nous interromps. MON PERE. Ensuite pâle comme la mort, tremblant sur mes jambes, ouvrant la bouche & ne trouvant aucune parole, m'asseyant, me relevant, commençant une phrase & ne pouvant l'achever, pleurant, tous ces gens effrayés m'environnant, s'écriant autour de moi: Eh bien, mon cher Monsieur, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a, repris-je ? .... Un testament, qui vous déshérite. Ce peu de mots me coûterent tant à dire que je me sentis presque défaillir. MA SOEUR. Je conçois cela.

MON PERE. Quelle scene, mes enfans, quelle scene que celle qui suivit! Je frémis de la rappeller. Il me semble que j'entends encore les cris de la douleur, de la fureur, de la rage, le hurlement des imprécations.... Ici mon pére portait ses mains sur ses yeux,

fur fes oreilles. . . . . Ces femmes, difait-il, ces femmes, je les vois; les unes fe roulaient à terre, s'arrachaient les cheveux, fe déchiraient les joues & les mammelles; les autres écumaient, tenaient leurs enfans par les pieds, prêtes à leur écacher la tête contre le pavé, fi on les eût laiffé faire; les hommes brifaient, renverfaient, caffaient tout ce qui leur tombait fous les mains; ils menaçaient de mettre le feu à la maifon; d'autres, en rugiffant, grataient la terre avec leurs ongles comme s'ils y euffent cherché le cadavre du curé pour le déchirer; & tout au travers de ce tumulte, c'étaient les cris aigus des enfans qui partageaient fans favoir pourquoi le défefpoir de leurs parens, qui s'attachaient à leurs vêtemens, & qui en étaient inhumainement repouffés. Je ne crois pas avoir jamais autant fouffert de ma vie.

Cependant j'avais écrit au légataire de Paris; je l'instruisais de tout, & je le pressais de faire diligence, le seul moyen de prévenir quelque accident qu'il ne serait pas en mon pouvoir d'empêcher.

J'avais un peu calmé ces malheureux par l'espérance dont je me flattais en effêt, d'obtenir du légataire une rénonciation complete à ses droits, ou de l'amener à quelque traitement favorable, & je les avais dispersés dans les chaumieres les plus éloignées du village.

Le Frémin de Paris arriva; je le regardai fixement, & je lui trouvai une physionomie dure qui ne promettait rien de bon. MOI. De grands sourcils noirs & touffus, des yeux couverts & petits, une large bouche un peu de travers, un teint basané & criblé de petite vérole? MON PERE. C'est cela. Il n'avait pas mis plus de trente

heures à faire ses soixante lieuës. Je commençai par lui montrer les misérables dont j'avais à plaider la cause. Ils étaient tous debout devant lui, en silence; les femmes pleuraient; les hommes appuyés sur leurs bâtons, la tête nue, avaient leurs mains dans leurs bonnets. Le Fremin assis; les yeux fermés, la téte penchée & le menton appuyé sur sa poitrine, ne les regardait pas. Je parlai en leur faveur de toute ma force; je ne sais où l'on prend ce qu'on dit en pareil cas. Je lui fis toucher au doigt combien il était incertain que cette succession lui fût légitimement acquise; je le conjurai par son opulence, par la misere qu'il avait sous les yeux; je crois même que je me jettais á ses pieds. Je n'en pus tirer une obole. Il me répondit, qu'il n'entrait point dans toutes ces considérations; qu'il y avait un testament; que l'histoire de ce

teftamént lui était indifférente, & qu'il aimait mieux s'en rapporter à ma conduite qu'à mes difcours. D'indignation, je lui jettai les clefs au nez; il les ramaffa, s'empara de tout, & je m'en revins fi troublé, fi peiné, fi changé, que votre mere qui vivait encore crut qu'il m'était arrivé quelque grand malheur . . . . Ah, mes enfans, quel homme que ce Fremin!

Aprés ce récit nous tombâmes dans le filence, chacun rêvant à fa maniere fur cette finguliere avanture. Il vint quelques vifites. Un eccléfiaftique dont je ne me rappelle pas le nom; c'était un gros prieur qui fe connaiffait mieux en bon vin qu'en morale, & qui avait plus feuilleté *le moyen de parvenir* que *les conférences de Grenoble*; un homme de juftice, notaire & Lieutenant de police, appellé Dubois; & peu de temps aprés un ouvrier qui demandait à

parler à mon pére. On le fit entrer, & avec lui un ancien ingénieur de la province, qui vivait retiré & qui cultivait les mathématiques qu'il avait autrefois professées; c'était un des voisins de l'ouvrier; l'ouvrier était chapelier.

Le premier mot du chapelier fut, de faire entendre à mon pére que l'auditoire était un peu nombreux pour ce qu'il avait à lui dire. Tout le monde se leva, & il ne resta que le Prieur, l'homme de loi, le géometre & moi, que le chapelier retint.

Monsieur Diderot, dit-il à mon pére, après avoir regardé autour de l'appartement s'il ne pouvait être entendu, c'est votre probité & vos lumieres qui m'amenent chez vous; & je ne suis pas fàché d'y rencontrer ces autres Messieurs dont je ne suis peut-être pas connu, mais que je connais tous. Un prêtre, un homme de loi, un

ſavant, un philoſophe, & un homme de bien! Ce ſerait grand hazard ſi je ne trouvais pas dans des perſonnes d'état ſi différent & toutes également juſtes & éclairées, le conſeil dont j'ai beſoin. Le chapelier ajouta enſuite: Promettez moi d'abord de garder le ſecret ſur mon affaire, quel que ſoit le parti que je juge à propos de ſuivre. On le lui promit, & il continua: Je n'ai point d'enfans; je n'en ai point eu de ma derniere femme que j'ai perdu, il y a environ quinze jours.. Depuis ce temps je ne vis pas; je ne ſaurais ni boire, ni manger, ni travailler, ni dormir. Je me leve, je m'habille, je ſors, je rode par la ville devoré d'un ſouci profond. J'ai gardé ma femme malade pendant dix huit ans; tous les ſervices qui ont dépendu de moi & que ſa triſte ſituation exigeait, je les lui ai rendus. Les dépenſes que j'ai

faites

faites pour elle ont consommé le produit de notre petit revenu & de mon travail, m'ont laissé chargé de dettes, & je me trouverais à sa mort épuisé de fatigues, le temps de mes jeunes années perdu, je serais en un mot aussi avancé que le premier jour de mon établissement, si j'observais les loix & si je laissais aller à des collatéraux éloignés la portion qui leur revint de ce qu'elle m'avait apporté en dot: C'était un trousseau bien conditionné; car son pére & sa mere qui aimaient beaucoup leur fille, firent pour elle tout ce qu'ils purent, plus qu'il ne purent: de belles & bonnes nippes en quantité qui sont restées toutes neuves; car la pauvre femme n'a pas eu le temps d'en user; & vingt mille francs en argent provenus du remboursement d'un contrat constitué sur M. Michelin, Lieutenant du Procureur général. A peine la défunte a-t-elle

eu les yeux fermés, que j'ai souftrait & les nippes & l'argent. Meſſieurs, vous ſavez à préſent mon affaire. Ai-je bien-fait? Ma conſcience n'eſt pas en repos: Il me ſemble que j'entends là quelque choſe qui me dit: Tu as volé; rends, rends: Qu'en penſez-vous? Songez, Meſſieurs, que ma femme m'a emporté en s'en allant tout ce que j'ai gagné pendant vingt ans; que je ne ſuis presque plus en état de travailler; que je ſuis endetté, & que ſi je reſtitue, il ne me reſte que l'hôpital, ſi ce n'eſt aujourd'hui, ce ſera demain. Parlez. Meſſieurs, j'attends votre déciſion. Faut-il reſtituer & s'en aller à l'hôpital?

A tout Seigneur tout honneur, (dit mon pére en s'inclinant vers l'eccléſiaſtique) à vous, Monſieur le Prieur.

Mon enfant, (dit le Prieur au chapelier,) je n'aime pas les ſcrupules, cela

brouille la tête & ne sert à rien ; peut-être ne fallait-il pas prendre cet argent ; mais puisque tu l'as pris, mon avis est que tu le gardes. MON PERE. Mais, Monsieur le Prieur, ce n'est pas là votre dernier mot ? LE PRIEUR. Ma foi si, je n'en sais pas plus long. MON PERE. Vous n'avez pas été loin. A vous, Monsieur le Magistrat. LE MAGISTRAT. Mon ami, ta position est fâcheuse ; un autre te conseillerait peut-être d'assurer le fond aux collatéraux de ta femme, afin qu'en cas de mort ce fond ne passât pas aux tiens, & de jouir ta vie durant de l'usufruit : Mais il y a des loix, & ces loix ne t'accordent ni l'usufruit ni la propriété du capital. Crois moi ; satisfais aux loix, & sois honnête homme à l'hôpital s'il le faut. MOI. Il y a des loix ! Quelles loix ! MON PERE. Et vous, Monsieur le Mathématicien, com-

ment résolvez vous ce problême? LE GEOMETRE. Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu avais pris environ vingt mille francs? LE CHAPELIER. Oui, Monsieur. — Et combien à peu près t'a couté la maladie de ta femme? — A peu près la même somme. — Eh bien, qui de vingt mille francs paie vingt mille francs, reste zéro. MON PERE. (à moi.) Et qu'en dit la philosophie? MOI. La philosophie se tait où la loi n'a pas le sens commun .... Mon pére sentit qu'il ne fallait pas me presser, & portant tout de suite la parole au chapelier: Maitre un tel, lui dit-il, vous nous avez confessé, que depuis que vous avez spolié la succession de votre femme, vous aviez perdu le repos; & à quoi vous sert donc cet argent qui vous a ôté le plus grand des biens? Défaites-vous en vite & buvez, mangez, dormez, travaillez, &

ſoyez heureux chez vous. . . . . Le chapelier replique bruſquement : Non, Monſieur, je m'en irai à Geneve. - - Et tu crois que tu laiſſeras le remords ici ? - - Je ne ſais, mais j'irai à Geneve. - - Va où tu voudras, tu y trouveras ta conſcience.

Le chapelier partit ; ſa réponſe bizarre devint le ſujet de l'entretien. On convint que peutêtre la diſtance du temps & des lieux affaibliſſait plus ou moins tous les ſentimens. Les viſites s'en allerent ; mon frere & ma ſœur rentrerent ; la converſation interrompue fut repriſe, & mon pére dit : Dieu ſoit loué ! Nous voilà enſemble. Je me trouve bien avec les autres, mais mieux avec vous ; puis s'adreſſant à moi : Pourquoi, me demanda-t-il, n'as-tu pas dit ton avis au chapelier ? - - C'eſt que vous m'en avez empêché. - - Ai-je mal fait ? - - Non, parce qu'il n'y a point de bon conſeil pour

un sot. Quoi donc, est-ce que cet homme n'est pas le plus proche parent de sa femme? Est-ce que le bien qu'il a retenu ne lui a pas été donné en dot? Est-ce qu'il ne lui appartient pas au titre le plus légitime? Quel est le droit de ces collatéraux? MON PERE. Tu ne vois que la loi, mais tu n'en vois pas l'esprit. MOI. Je vois comme vous, mon pére, le peu de sureté des femmes, mêprisées, haïes à tort & à travers de leurs maris, si la mort saisissait ceux-ci de leurs biens. Mais qu'est-ce que cela me fait à moi, honnête homme, qui ai bien rempli mes devoirs avec la mienne? Ne suis-je pas assez malheureux de l'avoir perdue? Faut-il qu'on vienne encore me spolier. MON PERE. Mais si tu reconnais la sagesse de la loi, il faut t'y conformer, ce me semble. MA SOEUR. Sans la loi il n'y a plus de vol. MOI. Vous

vous trompez, ma Sœur. MON FRERE. Sans la loi tout eſt à tous, & il n'y a plus de propriété. MOI. Vous vous trompez, mon frere. MON FRERE. Et qui eſt-ce qui fonde donc la proprieté? MOI. Primitivement, c'eſt la priſe de poſſeſſion par le travail. La nature a fait les bonnes loix de toute éternité: C'eſt une force légitime qui en aſſure l'exécution; & cette force, qui peut tout contre le méchant, ne peut rien contre l'homme de bien. Je ſuis cet homme de bien; & dans ces circonſtances & beaucoup d'autres, que je vous détaillerais, je la cite au tribunal de mon cœur, de ma raiſon, de ma conſcience, au tribunal de l'équité naturelle; je l'interroge, je m'y ſoumets ou je l'annulle. MON PERE. Prêche ces principes là ſur les toits, je te promets qu'ils feront fortune, & tu verras les belles choſes qui en réſulteront. -- Je ne

les prêcherai pas ; il y a des vérités qui ne sont pas faites pour les fous ; mais je les garderai pour moi. - - Pour toi qui es un sage ! - - Assurément. - - D'après cela je pense bien que tu n'approuveras pas autrement la conduite que j'ai tenue dans l'affaire du curé de Thivet. Mais toi, l'Abbé, qu'en penses-tu ? L'ABBE. Je pense, mon pére, que vous avez agi prudemment de consulter & d'en croire le Pére Bouin ; & que si vous eussiez suivi votre premier mouvement, nous étions en effet ruinés. MON PERE. Et toi, grand philosophe, tu n'es pas de cet avis ? - - Non. - - Cela est bien court. Va ton chemin. - - Vous me l'ordonnez ? . . . . - - Sans doute. - - Sans ménagement ? - - Sans doute. - - Non certes, lui répondis-je avec chaleur, je ne suis pas de cet avis. Je pense, moi, que si vous avez jamais fait une mauvaise action en vo-

tre vie, c'eſt celle-là; & que ſi vous vous fuſſiez cru obligé à reſtitution envers le légataire, après avoir déchiré le teſtament, vous l'êtes bien d'avantage envers les héritiers pour y avoir manqué. Mon Pere. Il faut que je l'avoue, cette action m'eſt toujours reſtée ſur le cœur; mais le Pére Bouin! Moi. Votre Pére Bouin avec toute ſa réputation de ſcience & de ſainteté n'était qu'un mauvais raiſonneur, un bigot à tête rétrecie. Ma Soeur (à voix baſſe.) Eſt-ce que ton projet eſt de nous ruiner? Mon Pere. Paix! Paix! Laiſſe là le Pére Bouin, & dis nous tes raiſons, ſans injurier perſonne. Moi. Mes raiſons? Elles ſont ſimples & les voici. Ou le teſtateur a voulu ſupprimer l'acte qu'il avait fait dans la dureté de ſon cœur, comme tout concourait à le démontrer, & vous avez annullé ſa réſipiſcence; ou il a voulu que

cet acte atroce eût ſon effet, & vous vous êtes aſſocié à ſon injuſtice. MON PERE. A ſon injuſtice? C'eſt bientôt dit. --- Oui, oui, à ſon injuſtice; car tout ce que le Pére Bouin vous a débité ne ſont que de vaines ſubtilités, de pauvres conjectures, des peutêtre ſans aucune valeur, ſans aucun poids, auprès des circonſtances qui ôtaient tout caractere de validité à l'acte injuſte que vous avez tiré de la pouſſiere, produit & réhabilité. Un coffre à paperaſſes; parmi ces paperaſſes une vieille paperaſſe proſcrite par ſa date, par ſon injuſtice, par ſon mêlange avec d'autres paperaſſes, par la mort des exécuteurs, par le mépris des lettres du légataire, par la richeſſe de ce légataire, & par la pauvreté des véritables héritiers! Qu'oppoſe-t-on à cela? Une reſtitution préſumée! Vous verrez que ce pauvre diable de prêtre, qui n'avait pas un ſou lors

qu'il arriva dans sa cure, & qui avait passé quatre vingt ans de sa vie à amasser environ cent mille francs en entassant sou sur sou, avait fait autrefois aux Fremins, chez qui il n'avait point demeuré, & qu'il n'avait peutêtre jamais connu que de nom, un vol de cent mille francs. Et quand ce prétendu vol eût été réel, le grand malheur que .... J'aurais brulé cet acte d'iniquité. Il fallait le bruler, vous dis-je; il fallait écouter votre cœur qui n'a jamais cessé de réclamer depuis & qui en savait plus que votre imbécille Bonin, dont la décision ne prouve que l'autorité redoutable des opinions religieuses sur les têtes les mieux organisées & l'influence pernicieuse des loix injustes, des faux principes sur le bon sens & l'équité naturelle.

Ma Sœur se taisait; mais elle me serrait la main en signe d'approbation; l'Abbé

secouait les oreilles, & mon pére disait: Et puis encore une petite injure au Pére Bouin. Tu crois du moins que ma religion m'absout? MOI. Je le crois; mais tant pis pour elle. MON PERE. Cet acte, que tu brûles de ton autorité privée, tu crois qu'il aurait été declaré valide au tribunal de la loi? MOI. Cela se peut; mais tant pis pour la loi. MON PERE. Tu crois qu'elle aurait négligé toutes ces circonstances que tu fais valoir avec tant de force? MOI. Je n'en sais rien; mais j'en aurais voulu avoir le cœur net. J'y aurais sacrifié une cinquantaine de louis; ç'aurait été une charité bien faite; & j'aurais attaqué ce testamenr au nom de ces pauvres héritiers. MON PERE. Oh, pour cela, si tu avais été avec moi, & que tu m'en eusses donné le conseil; quoique dans les commencemens d'un établissement, cin-

quante louis ce ſoit une ſomme, il y a tout à parier que je l'aurais ſuivi. L'ABBE. Pour moi, j'aurais autant aimê donner cet argent aux pauvres héritiers qu'aux gens de juſtice. MOI. Et vous croyez, mon frere, qu'on aurait perdu ce procès? MON FRERE. Je n'en doute pas. Les juges s'en tiennent ſtrictement à la loi, comme mon pére & le pére Bouin, & font bien. Les juges ferment en pareil cas les yeux ſur les circonſtances, comme mon pére & le Pére Bouin, par l'effroi des inconvéniens qui s'en ſuivraient, & font bien. Ils ſacrifient quelquefois, contre le témoignage même de leur conſcience, comme mon pére & le Pére Bouin, l'intérêt du malheureux & de l'innocent qu'ils ne pourraient ſauver ſans lâcher la bride à une infinité de fripons, & font bien. Ils redoutent, comme mon pére & le Pére

Bouin, de prononcer un arrêt équitable dans un cas déterminé, mais funeste dans mille autres par la multitude des désordres auxquels il ouvrirait la porte, & font bien. Et dans le cas du testament dont il s'agit. . . . . MON PERE. Tes raisons comme particuliéres étaient peutêtre bonnes, mais comme publiques elles seraient mauvaises. Il y a tel Avocat peu scrupuleux qui m'aurait dit tête-à-tête : Brûlez ce testament ; ce qu'il n'aurait osé écrire dans sa consultation. MOI. J'entends c'était une affaire à n'être pas portée devant les juges. Aussi, parbleu ! n'y aurait-elle pas été portée, si j'avais été à votre place. MON PERE. Tu aurais préferé ta raison à la raison publique, la décision de l'homme à celle de l'homme de loi ? MOI. Assurément. Est-ce que l'homme n'est pas antérieur à l'homme de loi ? Est-ce que la raison de l'es-

pece humaine n'eſt pas tout autrement ſacrée que la raiſon d'un législateur? Nous nous appellons civiliſés, & nous ſommes pires que des Sauvages. Il ſemble qu'il nous faille encore tournoyer pendant des ſiecles d'extravagances en extravagances & d'erreurs en erreurs, pour arriver où la premiere étincelle de jugement, l'inſtinct ſeul nous eût mené tout droit. Nous nous ſommes ſi bien fourvoyés .... MON PERE. Mon fils, mon fils, c'eſt un bon oreiller que celui de la raiſon; mais je trouve que ma tête repoſe plus doucement encore ſur celui de la religion & des loix : Et point de réplique là deſſus, car je n'ai pas beſoin d'inſomnie! Mais il me ſemble que tu prends de l'humeur. Dis moi donc : Si j'avais brûlé le teſtament, eſt-ce que tu m'aurais empêché de reſtituer? MOI. Non, mon père, votre repos m'eſt un peu plus cher

que tous les biens du monde. MON PERE. Ta réponſe me plait, & pour cauſe. MOI. Et cette cauſe, vous allez nous la dire? MON PERE. Volontiers. Le chanoine Vigneron ton oncle était un homme dur, mal avec ſes confreres, dont il faiſait la ſatyre continuelle par ſa conduite & par ſes diſcours Tu étais deſtiné à lui ſucceder; mais au moment de ſa mort, on penſa dans la famille qu'il valait mieux envoyer en Cour de Rome que de faire entre les mains du chapitre une réſignation qui ne ſerait peut-être point agréée. Le courier part. Ton oncle meurt une heure ou deux avant l'arrivée préſumée du courier; & voilà le canonicat & dix huit cent francs perdus. Ta mere, tes tantes, nos parents, nos amis étaient tous d'avis de céler la mort du chanoine. Je rejettai ce conſeil, & je fis ſonner les cloches ſur le champ. MOI,

Et

Et vous fîtes bien. MON PERE. Si j'avais écouté les bonnes femmes & que j'en eusse eu du remords, je crois que tu n'aurais pas balancé à me sacrifier ton aumusse. MOI. Sans cela, j'aurais mieux aimé être un bon philosophe, ou rien, que d'être un mauvais chanoine.

Le gros Prieur rentra, & dit sur mes derniers mots qu'il avait entendus : Un mauvais chanoine ! Je voudrois bien savoir comment on est un bon ou un mauvais Prieur, un bon ou un mauvais chanoine ; ce sont des états si indifférens. On servit ; on disputa encore un peu contre moi ; on plaisanta beaucoup le Prieur sur sa décision du chapelier & le peu de cas qu'il faisait des Prieurs & des Chanoines. On lui proposa le cas du testament ; au lieu de le résoudre il nous raconta un fait qui lui était personnel. LE PRIEUR. Vous vous rappellez l'énorme faillite du changeur Bourmont.

MON PERE. Si je me la rappelle. J'y étais pour quelque chofe. LE PRIEUR. Tant mieux. MON PERE. Pourquoi tant mieux? LE PRIEUR. C'eft que, fi j'ai mal fait, ma confcience en fera foulagée d'autant. Je fus nommé Syndic des créanciers. Il y avait parmi les effets actifs de Bourmont, un Billet de cent écus fur un pauvre marchand grainetier fon voifin. Ce Billet partagé au prorata de la multitude des créanciers, n'allait pas à douze fols pour chacun d'eux, & exigé du grainetier c'était fa ruîne. Je fuppofai .... MON PERE. que chaque créancier n'aurait pas refufé douze fols à ce malheureux, vous déchirâtes le billet & vous fites l'aumône de ma bourfe. LE PRIEUR. Il eft vrai; en êtes vous faché? MON PERE. Non. LE PRIEUR. Aiez la bonté de croire que les autres n'en feraient pas plus fâchés que

vous, & tout ſera dit. MON PERE. Mais Monſieur le Prieur, ſi vous lacerez de votre autorité privée un billet, pourquoi n'en laceriez vous pas deux, trois, quatre, tout autant qu'il ſe trouvait d'indigens à ſécourir aux dépens d'autrui? Ce principe de commiſération peut nous mener loin, Monſieur le Prieur! La juſtice . . . . LE PRIEUR. eſt ſouvent une grande injuſtice. Une jeune femme qui occupait le premier deſcendit; c'était la gaieté & la folie en perſonne. Mon pére lui demanda des nouvelles de ſon mari; ce mari était un libertin qui avait donné à ſa femme l'exemple des mauvaiſes mœurs, qu'elle avait, je crois, un peu ſuivie, & qui pour échapper de ſes créanciers s'en était allé à la Martinique. Madame d'Iſigni, c'était le nom de notre locataire, répondit à mon pére: Monſieur d'Iſigni? Dieu merci! je n'en ai plus entendu parler; il eſt peutêtre

noyé. LE PRIEUR. Noyé! Je vous en félicite. MADAME D'ISIGNI. Qu'eſt-ce que cela vous fait, Monſieur l'Abbé? LE PRIEUR. Rien. Mais à vous? MADAME D'ISIGNI. Et qu'eſt-ce que cela me fait à moi? LE PRIEUR. Mais on dit .... MADAME D'ISIGNI. Et qu'eſt-ce qu'on dit? LE PRIEUR. Puiſque vous le voulez ſavoir, on dit qu'il a ſurpris quelques-unes de vos lettres. MADAME D'ISIGNI. Et n'avais-je pas un beau recueil des ſiennes? .... Et puis voilà une querelle tout à fait comique entre le Prieur & Madame d'Iſigni ſur les privileges des deux ſexes. Madame d'Iſigni m'appella à ſon ſecours, & j'allais prouver au Prieur que le premier des deux époux, qui manquait au pacte, rendait à l'autre ſa liberté: Mais mon pére demanda ſon bonnet de nuit, rompit la converſation, & nous envoya coucher. Lorſque

ce fut mon tour de lui souhaiter la bonne nuit, en m'embrassant, il me dit à l'oreille : Je ne serais pas fâché, qu'il y eut dans la ville un ou deux citoyens comme toi ; mais je n'y habiterais pas, s'ils pensaient tous de même.



NOUVELLES

IDYLLES.

DE

Mr. GESSNER.

DAHPNE ET CHLOE.

DAPHNE.

DEja la lune s'eleve derriere ces montagnes obſcures; déja ſa douce lumiere brille à travers les arbres qui en couronnent la cime. Quel charme on reſpire en ce lieu! Chlöé, arrêtons nous encore quelques momens. Mon frere aura ſoin de ramener les troupeaux au bercail.

CHLOE. Ce beau lieu m'enchante; la fraicheur du ſoir eſt delicieuſe: arrêtons nous encore quelques momens.

DAPHNE. Vois tu, Chlöé, près de cette roche, le jardin du jeune Alexis. Allons regarder par deſſus la haye de roſes qui l'entoure. C'eſt le plus beau jardin de toute la contrée. Il n'en eſt point dont l'aſpect

ſoit ſi riant. Il n'en eſt point de ſi bien cultivé.

CHLOE. Allons Daphné.

DAPHNE. Aucun berger n'entend auſſi bien qu'Alexis la culture des plantes. N'eſt-ce pas Chlöé?

CHLOE. Non, aucun.

DAPHNE. Comme tout eſt frais, comme tout fleurit ici, ce qui rampe à terre & ce qui s'eleve le long de ces appuis. Là jaillit une ſource pure, elle ſe précipite du haut du rocher, & murmure à travers les ombrages du jardin. Regarde ſur la pointe de ce rocher au deſſus de la caſcade; c'eſt là qu'il a construit un petit berceau de chevrefeüil! Que du ſein de cet azile on doit bien decouvrir le ſpectacle raviſſant de ces vaſtes campagnes!

CHLOE. Daphné, tu loües avec tranſport. Oui, tout ce que nous voïons eſt

charmant. Le jardin du jeune Alexis eſt plus beau que tous les jardins de ces cantons. Ses fleurs ſont les plus belles. Il n'eſt point de fontaine dont le murmure ſoit ſi doux, dont l'eau ſoit plus fraiche.

DAPHNE. Mais tu ſouris, Chlöé.

CHLOE. Non, Daphné, non! Contemple cette roſe que je cueille; le parfum que tu reſpires n'eſt-il pas plus doux que celui de toutes les roſes du monde? Seroit-il plus ſuave, ſi l'amour lui-même en eût pris ſoin?

DAPHNE. Chlöé!

CHLOE. Eh! bien à quoi ſert d'étouffer le ſoupir qui fait palpiter ton ſein?

DAPHNE. Viens, mechante, retirons-nous.

CHLOE. Si promptement? Non, ce lieu me plait, j'y ſuis ſi bien. Mais, écoute. J'entens du bruit, là ſous l'ombre épaiſſe de

ces Lilas, nous ne ferons point aperçuës. Le vois-tu! C'eſt Alexis, c'eſt lui-même. Dis-moi doucement à l'oreille. N'eſt il pas plus beau que tous les bergers de ces contrées?

Daphne. Ah! laiſſe moi.

Chloe. Non, je ne te laiſſe point aller. Il reve, Il ſoupire. Surement quelque bergere s'eſt emparée de ſon cœur. Ma chere enfant, ta main tremble dans la mienne. Ne crains rien, il n'y a point ici de loup.

Les jeunes bergeres ſe tenaient cachées ſous l'ombre épaiſſe des Lilas, lors qu'Alexis, ſans ſavoir qu'on l'écoutait, éleva ſa voix gracieuſe & chanta ainſi.

O toi, lune pâle & tranquile, ſois temoin de mes ſoupirs, & vous, bocages paiſibles, combien de fois n'avez-vous pas ſoupiré après moi le nom de Daphné! Tendres

fleurs qui repandez vos parfums autour de moi, la roſée du ſoir brille ſur vos feuilles & mes joües ſont humides des larmes de l'amour. Ah! Si j'oſais — que ne puis-je lui dire: Daphné, je t'aime plus que l'abeille n'aime le printemps.

Je la trouvai l'autre jour à la fontaine. Elle venait de remplir d'eau une cruche peſante. Laiſſe-moi porter ce fardeau trop lourd pour ton bras, lui dis-je d'une voix mal aſſurée: Que tu es bon, reprit-elle, & tout tremblant je pris la cruche peſante. Timide, étouffant à peine mes ſoupirs, je marchai à côté d'elle, les yeux baiſſés, ſans oſer lui dire: Daphné, je t'aime plus que l'abeille n'aime le printemps.

Faible Narciſſe, comme tu panches triſtement la tête à mes côtés. Le matin t'a vu encore dans toute ta fraicheur. Te

voilà fletri. C'eſt ainſi que je verrai fletrir ma jeuneſſe, ſi Daphné dédaigne mon amour. Alors, fleurs charmantes, plantes variées, jusqu'ici mes delices, l'objet de mes ſoins les plus doux, privées de culture vous vous fanerez; car la joïe ſera pour jamais bannie de mon cœur. Etouffées par l'yvraye, la ronce & l'epine vous couvriront de leur funeſte ombrage. Et vous qui portiés des fruits ſi doux, arbriſſeaux plantés de mes mains, dépouillés de toute votre parure, vos tiges deſſechées s'eleveront triſtement ſur ce lieu ſauvage. Et j'y paſſerai le reſte de mes jours dans les ſoupirs & dans les larmes.

Puiſſes-tu, quand mes cendres repoſeront ici, puiſſes-tu dans les bras d'un epoux plus aimable, plus heureux, gouter au comble de la felicité, les plaiſirs les plus touchans! — Non - images du déſes-

poir, pourquoi venez vous tourmenter mon ame! Je vois encore luire quelques rayons d'efperance. Daphné ne fourit-elle pas d'un air gracieux, quand d'un pas lent je paffe devant elle? Affis l'autre jour fur le penchant de la colline, je jouais de mon chalumeau, pendant qu'elle traverfait la prairie voifine. Elles fuspendoit fes pas. A peine l'eus-je apperçüe, que, mes levres palpitantes, mes doigts érrant incertains fur le chalumeau, je ne formai plus que des fons confus. Cependant Daphné s'arreta pour m'entendre.

O fi, fon epoux un jour, je la conduis fous vos ombrages, alors, aimables fleurs, réhauffez l'éclat de vos couleurs; prodigués lui tous vos parfums; alors jeunes arbriffeaux, inclinez vers elle vos branches touffües, offrez lui vos fruits les plus doux.

Ainfi chanta Alexis. Daphné foupira &

ſentit ſa main trembler dans la main de ſon amie. Mais Chloé appellant le jeune berger: Alexis, dit-elle, Daphné t'aime. La voici ſous l'ombre des Lilas. Vien, que tes baiſers recueillent des larmes de l'amour qui baignent ſes jouës. D'un air timide il accourut. Mais puis-je dire ſes transports, lorſque Daphné, confuſe & panchée ſur le ſein de Chloé, fit l'aveu de ſon amour.



LA

LA NAVIGATION.

Il fuit le vaiſſeau qui porte Daphné ſur des rives lointaines. Ah! que du moins Zéphir ſeul & les amours volent autour d'elle!

Vagues, bondiſſés légérement autour du vaiſſeau! Lorsque ſes tendres regards repoſent ſur vos jeux folâtres, Dieux! c'eſt alors qu'elle penſe à moi.

Que des bosquets qui bordent le rivage, les oiſeaux ne chantent que pour toi! Que les roſeaux & les buiſſons agités par les vents legers t'apellent ſous leur ombre!

O mer, que ta ſurface brillante ſoit toujours paiſible! Jamais plus bel objet ne fut confié à tes flots. L'image du ſoleil qui ſe peint ſur le criſtal de tes ondes eſt moins pure que ſa beauté.

Venus n'avait pas plus d'attraits, lorsque ſortant de la blanche écume des mers, elle monta ſur ſa conque argentée. A ſon aſpect les Tritons enchantés oublierent leurs jeux brüians, oublierent les Nymphes couronnées de joncs.

Ils ne virent plus les regards inquiets ni le ſourire agaçant des Nymphes jalouſes; plongés dans la plus douce extaſe, leurs yeux ſuivirent encore l'aimable Deeſſe ſous les ombres du rivage.



L'OEILLET.

En ſe promenant dans le jardin, Doris apperçut près de la charmille un œillet nuancé des plus vives couleurs; il venait d'éclore. Elle s'en approcha, & d'un air ſouriant elle pencha ſon beau viſage vers la fleur. Tandis qu'elle ſavourait ſes doux parfums, l'œillet ſemblait baiſer ſes levres. A cette vüe je ſentis mes joues s'enflammer; je me diſais, que ne puis-je, ah! que ne puis-je toucher ainſi ſes levres vermeilles! Daphné ſe retira. Je m'approchai de la charmille. Cueillerai-je, le cueillerai-je, le bel œillet qu'ont touché ſes levres? Ses parfums me delecteraient plus que la roſée ne delecte les fleurs. Déja

j'étendais une main empressée pour le cueillir, lorsque tout à coup je me dis à moi-même: Quoi? lui ravirai-je l'œillet qu'elle chérit? Non, Doris le placera sur son sein & ses doux parfums s'eleveront vers son beau visage, comme l'encens sacré monte vers l'olimpe, lorsqu'on offre des vœux à la Déesse de la beauté.



CLIMENE ET DAMON.

CLIMENE.

Dis-moi, mon bien aimé, que veux-tu faire ici de ce petit autel. A quelle divinité doit-il être consacré?

DAMON. Ignores-tu, ma bien aimée, le charme qui m'attache aux bords de cette onde paisible? Ne te souvient-il plus qu'aux jours de nôtre enfance, c'etait nôtre azile favori? Là nous n'etions pas plus hauts que cette jeune Ancholie; là s'ecoulaient rapidement nos heures, lors que nous les passions ensemble, occupés aux doux jeux de l'innocence. Voilà, Climene, pourquoi j'éleve ici ce petit autel. J'en dois l'homage au Dieu de la tendresse; car ses feux, o souvenir qui m'enchante! ses

feux s'allumerent dés-lors au fonds de nos cœurs.

CLIMENE. Ce ſouvenir, Damon, m'eſt-il moins doux qu'à toi? Ecoute, autour de cet autel, je planterai des Mirthes & des Roſiers. Si Pan les protege, leurs rameaux s'eleveront bientôt au deſſus de l'autel & formeront un petit temple de verdure où nous viendrons adorer l'innocence & l'amour.

DAMON. Vois-tu ces buiſſons? Ils s'elevent encore en ceintre, quoiqu'incultes maintenant; c'était notre demeure. Nous en avions élevé la voute auſſi haut que nous pouvions atteindre; cependant un chevreau de ſes cornes en eut briſé le faite, tant il était élevé. Des branches d'Ozier en formaient les murs & un petit grillage de roſeaux fermait l'entrée de notre habitation. Qu'elles étaient delicieuſes toutes les

heures que nous paſſions enſemble dans cette aimable retraite !

Climene. N'avais-je pas planté devant notre maiſon un petit jardin ? ne l'avions-nous pas entouré d'une haye de joncs ? une brebis l'eut broutée dans un inſtant, tant elle était grande.

Damon. La faveur des Dieux peut-elle repoſer ſur la maiſon où il n'y a point d'enfans ? Tu avais trouvé une petite image mutilée de l'amour. En bonne mere, tu lui prodiguais tes ſoins & tes careſſes ; une coquille de noix était ſon lit. Là bercé par tes chants il repoſait ſur des feuilles de roſe.

Climene. Ouï, Damon. Et ce Dieu recompenſera les ſoins ingenus de notre enfance.

Damon. Un jour j'avais fait une petite cage de jonc. J'y renfermai une cigale & t'en fis préſent. Tu voulus la tirer de ſa

tage pour badiner avec elle, mais tandis que tu la tenais, en s'efforçant de s'echapper, elle laissa une de ses petites jambes entre tes doigts. Tremblante de douleur la cigale resta collée sur la tige d'une fleur. Regarde, disais-tu, ah regarde le pauvre petit oiseau, comme il frissonne! Tu souffres, & c'est moi qui suis la cause de ton mal. Tes yeux étaient mouillés de larmes & je jouissais de te voir si tendre & si compatissante.

Climene. Ta bonté, Damon, me parut bien plus touchante, le jour que mon frere enleva de leur nid deux petites Linottes. Donne-moi, lui dis-tu, les petits oiseaux. Mais il ne te les donna point. Je t'en donnerai cette houlette. Vois avec quel soin, avec quel art j'ai sçu l'orner, en faisant serpenter autour du baton blanc cette écorce brune & ces rameaux verds,

Le troc fut accepté: Dès qu'il t'eut donné les petits oiseaux, tu les mis dans ta panneticre, & montant sur l'arbre tu les posas doucement dans leur nid. Des larmes de joie baignerent alors mes joues; si je ne t'avais point encore aimé, je t'aurais aimé de ce moment.

DAMON. Ainsi s'écoulerent delicieusement les jours de nôtre enfance, lorsque dans nos jeux j'étais ton mari & que tu étais ma femme.

CLIMENE. Aussi m'en souviendrai-je encore avec transport au declin de mes jours.

DAMON. Qu'ils seront heureux tous les instans de nôtre vie, si au retour de la nouvelle lune, ainsi l'a promis ta merc, Hymen réalise ce qui jusqu'ici ne fut qu'un jeu d'enfans.

CLIMENE. Si les Dieux favorables daignent benir nos destinées, jamais mon ami, non jamais époux n'auront été plus heureux que nous.

LA MATINÉE D'AUTOMNE.

Déja les premiers rayons du ſoleil doraient la cime des montagnes & annonçaient le plus beau jour d'automne, lorsque Milon ſe mît à ſa fenêtre. Le ſoleil brillait déja à travers les pampres dont la verdure mêlée de jaune & de pourpre, formait au-deſſus de la fenêtre un berceau de feuillage, qu'agitait doucement le ſoufle leger des vents du matin. Le ciel était ſerein, une mer de brouillards couvrait la vallée; ſemblables à des iles les collines les plus hautes avec leurs cabanes fumantes & la parure bigarrée de l'automne, s'élevaient du ſein de cette mer à la clarté du ſoleil. Les arbres char-

gés de fruits mûrs offraient à l'œil le mélange piquant de mille nuances de jaune & de pourpre avec quelques restes de verdure. Milon dans un doux ravissement laissait errer ses regards sur cette vaste contrée. Tantôt au loin, tantôt plus près il entendait le bêlement joyeux des brebis, les flûtes des bergers & le gazouillement des oiseaux qui tour-à-tour se poursuivaient dans le vague des airs, ou se perdaient dans le brouillard de la vallée. Plongé dans une reverie profonde, il resta longtems immobile. Mais soudain transporté d'un saint enthousiasme il prit la lyre qui était suspendue au mur & chanta ainsi:

„ Puisse-je, o Dieux! Puisse-je exprimer mes transports & ma reconnaissance par des chants dignes de vous? La nature épanouïe brille dans toute sa beauté. Ses richesses se repandent avec profusion. Par-

tout regnent la joye & la gaité. Le bonheur de l'année sourit dans nos vignes, & dans nos vergers. Qu'elle est belle toute cette contrée! Qu'elle est belle dans la parure bigarée de l'automne!

Heureux celui dont le cœur pur n'est rongé d'aucun remords, qui satisfait de sa fortune goute souvent le bonheur de faire du bien. La serenité du matin le reveille & l'invite à la joie. Ses jours sont pleins de charmes & la nuit vient le surprendre dans les bras du sommeil le plus doux. Son ame est toûjours ouverte aux impressions du plaisir? La beauté variée des saisons l'enchante, & lui seul jouït de tous les trésors de la nature.

Mais doublement heureux est celui qui partage son bonheur avec une compagne que formerent les graces & la vertu; avec une compagne telle que toi, ma chere Daphné.

Depuis qu'Hymen unit nos deſtinées, il n'eſt point de bonheur qui ne ſoit plus touchant pour moi. Oui depuis qu'Hymen unit nos deſtinées, elles ſont comme les accords de deux flûtes dont les accents purs & doux repetent le même air; quiconque l'entend eſt penetré de joïe. Mes yeux decelerent-ils jamais un deſir que tu ne l'aïes rempli? Ai - je jamais gouté quelque bonheur que le tien ne l'eut augmenté? Jamais un chagrin m'a-t-il pourſuivi juſques dans tes bras, que tu ne l'aïes diſſipé comme le ſoleil au printemps diſſipe les brouillards? Ouï le jour que je te conduiſis, mon épouſe, dans ma cabane, j'ai vu tous les charmes de la vie voler à ta ſuite & ſe joindre à nos Penates, pour ne plus nous quitter. L'ordre domeſtique, la propreté, le courage & la joye preſident à tous les travaux & les Dieux ſe plaiſent à benir ton ouvrage.

Depuis que tu es la félicité de mon cœur, depuis que tu l'és, o Daphné, tout ce qui m'entoure s'embellit à mes yeux, la benediction s'est reposée sur ma cabane. Elle se repand sur mes troupeaux, sur mes plantes & sur mes recoltes. Le travail de chaque journée est une jouïssance nouvelle, & quand je reviens fatigué sous ce toit paisible, quel charme de me sentir soulagé par tes tendres empressemens! Le printemps me semble plus riant, l'automne & l'été plus riches; & quand l'hyver couvre notre habitation de ses tristes frimats, alors près de nos foyers assis à tes cotés, je goute au milieu des soins les plus touchans & des entretiens les plus doux, je goute le charme délicieux de la securité domestique. Que les aquilons se déchainent, que la chûte des neiges cache à mes yeux toute la contrée! Renfermé près de toi, je sens, o ma

Daphné, je ſens mieux encore que tu és tout pour moi. Vous mettés le comble à ma felicité, aimables enfans; parés de toutes les graces de votre mere, de quelles faveurs celeſtes ne nous offrés-vous pas l'éſpérance? Le premier mot que Daphné vous apprit à begayer, ce fut pour me dire que vous m'aimiés; la ſanté & la gaieté ſourient dans tous vos traits, & la douce complaiſance regne déja dans vos yeux. Vous êtes les delices de notre jeuneſſe. Votre bonheur ſera l'appui de nos vieux jours. Quand de retour des champs, ou des paturages, vous m'appellés dès l'entrée de la cabane par vos cris de joie; quand ſuſpendus à mes genoux vous recevés avec les transports de l'innocence mes petits préſens, les fruits que j'ai cueillis, ou les petits inſtrumens que j'ai ſculpté en gardant les troupeaux, pour former vos mains, quoique foibles en-

core, à la culture des champs & des jardins: Dieux! combien me touche alors la douce ingenuité de vos plaiſirs! Dans mon raviſſement, o ma Daphné, je vole dans tes bras ouverts: Avec quelle grace charmante tu baiſes les larmes de joïe qui coulent de mes yeux! „ *

Tandis qu'il chantait ainſi, Daphné entra, tenant ſur chacun de ſes bras un enfant plus beau que l'amour. Le matin rafraichi par la roſée eſt moins touchant que l'étoit Daphné, les jouës couvertes de larmes de joie. O mon ami! dit-elle en ſoupirant, que je ſuis heureuſe, nous venons te remercier de ce que tu nous aimes.

A ces mots, il les preſſa tous trois dans ſes bras. Ils ne parlaient pas, ils jouïſſaient. Ah! qui les eut vus dans cet inſtant, eut ſenti jusqu'au fond de l'ame, que la vertu ſeule eſt heureuſe!

LE VOEU.

Permettez, o Nimphes, permettez que l'eau de votre ſource lave la bleſſure dont mon flanc eſt déchiré! Faites, o Nimphes, que cette eau me ſoit ſalutaire! Ce n'eſt point le reſſentiment, ce n'eſt pas l'inimitié qui a fait couler ce ſang. Le jeune fils d'Aminte, aſſailli par un loup, a fait retentir le bois de ſes cris, & ſoudain, graces aux immortels, j'ai pu voler à ſon ſecours. Tandis que la bête cruelle ſe debattait encore ſous mes coups, d'une dent acerée elle m'a déchiré le flanc. O Nimphes, ne ſoïés point irritées, ſi le ſang qui coule de ma bleſſure trouble votre onde limpide. Demain au point du jour, je viendrai ſur ce bord vous immoler un chevreau, blanc comme la neige qui vient de tomber.

LES ZEPHIRS.

PREMIER ZEPHIR.

Pourquoi voltiger ainsi sans dessein parmi ces rosiers ? Viens, volons ensemble au fond de ce vallon. Ces ombrages cachent des Nimphes qui se baignent dans les eaux transparentes de l'etang.

SECOND ZEPHIR. Je ne te suivrai point. Va folatrer autour de tes Nimphes. Un soin plus touchant m'occupe ici: Je rafraichis mes ailes dans la rosée qui baigne ces fleurs, & j'y recueille d'agréables parfums.

PREMIER ZEPHIR. Est-il un soin plus doux que celui de se mêler aux

jeux des Nimphes qui ne refpirent que la gaité?

Second Zephir. Une jeune fille, belle comme la plus jeune des graces paffera bientôt fur ce fentier. Au retour de chaque aurore, tenant fous le bras une corbeille toute pleine, elle va à cette cabane fur le fommet de la colline. L'apperçois-tu? C'eft celle dont le toit de mouffe reflechit les premiers rayons du jour. C'eft là que Melinde porte du foulagement à l'indigence. Une femme vertueufe mais infirme & pauvre occupe cette humble chaumiere. Deux enfans dans la prémiere fleur de l'innocence pleureraient de faim au pied du lit de leur mere infortunée, fi Melinde n'etait pas leur ange tutelaire. Ravie d'avoir confolé l'indigence, elle va revenir, fes belles joües animées d'un fentiment de joïe & fes beaux yeux baignés encore des larmes de

la pitié. J'attens ſon retour dans ce buiſſon de roſes. Dès que je la verrai paroitre je volerai à ſa rencontre, & mes ailes, repandant autour d'elle les plus doux parfums, rafraichiront ſes joües brulantes, & je baiſerai les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux. Voilà le ſoin qui m'occupe.

PREMIER ZEPHIR. Tu m'attendris: Que le ſoin qui t'occupe eſt doux! Je veux comme toi rafraichir mes ailes dans la roſée qui baigne ces fleurs; comme toi, j'y veux recueillir des parfums, & comme toi je veux au retour de Melinde voler au devant d'elle. Mais la voilà qui ſort du bocage. Belle comme le matin d'un beau jour, la vertu ſourit ſur ſes levres de roſes. Son maintien eſt celui des Graces. Allons, deploïons nos ailes. Je n'ai jamais rafraichi des jouës plus vermeilles, un viſage plus enchanteur.

AMYNTAS.

Nous venions de Milete, Lycas & moi, porter notre offrande à Apollon. Déja nous appercevions de loin la colline ſur laquelle le temple, orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'eleve du ſein d'un bois de lauriers vers la voute azurée des cieux; plus loin nos yeux ſe perdaient ſur la plaine immenſe des mers. Il était midi. Le ſable brulait la plante de nos pieds, & le ſoleil dardait ſi directement ſes rayons ſur nos têtes, que les boucles de cheveux qui couvraient notre front prolongeaient leurs ombres ſur tout le viſage. Le lezard haletant ſe trainait à peine à travers la fougere qui bordait le ſentier. On n'entendait que la cigale & la ſauterelle gazouiller ſous l'herbe brulée des près; a chaque pas il

s'elevait une poussiere enflamée qui nous brulait les yeux & se collait sur nos levres dessechées. Nous gravissions ainsi, accablés de langueur ; mais bientôt nous hâtames le pas, lorsque nous apperçûmes devant nous, sur le bord même du chemin, quelques arbres hauts & touffus. Leur ombrage était aussi sombre que la nuit. Saisis d'un fremissement religieux, nous entrames dans ce bocage où l'on respirait la plus douce fraicheur. Ce lieu de delices offrait, à la fois, tout ce qui pouvait recréer nos sens. Ces arbres touffus entouraient un parterre de gazon, arrosé par une source de l'eau la plus fraiche. Des branches chargées de poires & de pommes dorées s'inclinaient vers le bassin, & les troncs des arbres étaient entrelacés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille & du mûrier sauvage. La fontaine sortait en bouillonnant

du pied d'un tombeau entouré de chevrefeuils, de ſaules & du lierre rampant. O Dieux! m'ecriai-je, quel charme on reſpire en ce lieu! Mon cœur benit celui dont la main bienfaiſante a planté ces doux ombrages. C'eſt ici peut-être que repoſent ſes cendres. Voici, dit Lycas, voici quelques caracteres que j'apperçois entre ces rameaux de chevrefeuil, ſur le frontiſpice du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel eſt celui qui daigna pourvoir au ſoulagement du voyageur fatigué. Il ſouleva les rameaux avec ſon bâton, & lut ces mots:

„ Ici repoſent les cendres d'Amyntas.
„ Sa vie entiere ne fût qu'une chaine de
„ bienfaits. Voulant encore faire du bien
„ longtems après ſa mort, il conduiſit cette
„ ſource en ce lieu, il y planta ces ar-
„ bres. „

Que ta cendre ſoit benie, homme géné-

reux ! Que tous les tiens, que tous ceux que tu laiſſas après toi ſoient benis à jamais! En diſant ces mots, je vis de loin ſous les arbres quelqu'un s'avancer vers nous. C'était une femme jeune & belle, d'une taille ſvelte, d'un port noble & ſimple; elle portait un vaſe de terre ſous ſon bras, & s'approchant de la fontaine: Je vous ſalue, nous dit-elle d'une voix gracieuſe. Vous êtes étrangers, accablés ſans doute du long chemin que vous avés fait durant la chaleur du jour. Dites-moi, auriés vous beſoin de quelques rafraichiſſemens que vous n'ayés point trouvés ici? Nous te remercions, lui repondis-je, nous te remercions, femme aimable & bienfaiſante. Que pourrions nous deſirer encore? L'eau de cette fontaine eſt ſi pure, ces fruits ſi delicieux, ces ombrages ſi fraix. Nous ſommes pénétrés de veneration pour l'homme de bien

dont la cendre repoſe ici : Sa bienfaiſance a prevenu tous les beſoins du voyageur ; tu parais être de cette contrée, tu l'as connu ſans doute : Ah ! dis-nous tandis que nous repoſons à la fraicheur de ces ombres, dis-nous quel fut cet homme vertueux.

Alors, ſon vaſe de terre à ſon coté & s'appuyant deſſus, elle reprit avec un ſourire gracieux :

Amintas était ſon nom. Honorer les Dieux, faire du bien aux hommes, c'était pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée il n'eſt pas un berger qui ne revere ſa memoire avec la reconnoiſſance la plus tendre ; il n'en eſt pas un qui ne raconte, en verſant des larmes de joïe, quelque trait de ſa droiture ou de ſa bonté. Moi-même je lui dois tout, c'eſt par lui que je ſuis la plus heureuſe des femmes .... Ici ſes yeux ſe remplirent de larmes ...

la femme de ſon fils . . . Mon pére était mort, il nous avait laiſſé ma mere & moi dans la douleur & dans la pauvreté. Retirées dans une cabane ſolitaire nous y vivions du travail de nos mains & des bienfaits de la vertu. Deux chevres nous donnaient leur lait, un petit verger ſes fruits. C'étaient là tous nos treſors. Le calme dont nous jouïſſions ne dura pas longtems. Ma mere mourut, & je restai ſeule ſans appui, ſans conſolation: Amyntas alors me prit dans ſa maiſon, me laiſſa la conduite du ménage & fut plutôt mon pére que mon maitre. Son fils, le meilleur, le plus beau berger de ces hameaux vit la tendre inquietude avec laquelle je tâchai de meriter un ſi doux azile. Il vit mes travaux fideles & mes ſoins aſſidus, il m'aima & me dit qu'il m'aimait. Je ne voulus point m'avouer à moi-même ce que mon cœur éprouva

dans ce moment. Damon, lui dis-je, oublie ton amour; je ſuis née dans l'indigence & trop heureuſe de ſervir dans ta maiſon. Je le lui répétai ſouvent avec inſtance; mais il n'oublia point ſon amour. Un matin que j'étais à l'eutrée de la cabane occupée à préparer pour le travail la laine des troupeaux, Amintas rentra & s'aſſit à côté de moi, au ſoleil du matin; après m'avoir regardée longtems avec un ſourire plein de bonté: Mon enfant, me dit-il, ta candeur, tes ſoins, ta modeſtie me charme; je t'aime, & je veux, ſi les Dieux nous favoriſént, je veux te voir heureuſe. Puis-je, o mon cher maitre, puis-je être plus heureuſe, ſi je merite vos bienfaits? C'eſt tout ce que je pus lui répondre, & des larmes de reconnaiſſance coulerent de mes yeux. Mon enfant, me dit-il, je voudrais honorer la memoire de ton pére & de ta mere.

Dans ma vieilleſſe je voudrais voir le bonheur de mon fils & le tien. Il t'aime, ſon amour, dis-moi, ſon amour te rendra-t-il heureuſe? L'ouvrage échappa de mes mains, tremblante je rougis & reſtai immobile devaut lui. Il me prit la main: L'amour de mon fils, me dit-il encore une fois, ſon amour te rendra-t-il heureuſe? Je tombai à ſes pieds, ma voix expira ſur mes levres, je preſſai ſa main contre mes jouës mouillées de larmes; & depuis ce jour fortuné je ſuis la plus heureuſe des femmes. Après un moment de ſilence, elle reprit ainſi, en s'eſſuyant les yeux: Tel était l'homme qui repoſe ſous cette tombe. Vous deſirés encore de ſavoir comment il a conduit ici cette ſource, comment il a planté ces arbres. Je vais vous le raconter.

Dans ſes derniers jous il venait ſouvent s'aſſeoir ici ſur le bord du chemin; d'un

air affable & doux il ſaluait les paſſans, & offrait des rafraichiſſemens au voyageur fatigué. Eh? quoi, dit-il un jour, ſi je plantais ici quelques arbres fruitiers, ſi ſous leur ombrage, je conduiſois une ſource fraiche & limpide; l'eau & l'ombre ſont loin de ces lieux; je ſoulagerais encore longtemps après moi & l'homme fatigué & celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce deſſein ſut promptement exécuté; il fit conduire ici la ſource la plus pure, & à l'entour il planta des arbres fertiles dont les fruits muriſſent en differentes ſaiſons. L'ouvrage achevé il ſe rendit au temple d'Apollon, & ayant préſenté ſon offrande il fit cette priere: „ O Dieu! fais proſperer les „ jeunes arbres que je viens de planter, „ que l'homme religieux qui va à ton tem„ ple puiſſe ſe récréer ſous leur ombrage! Le Dieu avait exaucé ſa priere. Amintas

s'étant réveillé de bonne heure le jour suivant, ses premiers regards se porterent sur le chemin; quel fut son ravissement, lorsqu'à la place des arbrisseaux qu'il avait plantés la veille, il vit des arbres hauts & touffus: ô Dieux s'ecrja-t-il, que vois-je? ô mes enfans, dites-moi, est-ce un songe qui me trompe? Je vois les arbrisseaux, que j'ai plantés hier, changés en arbres forts & puissants. Remplis d'une sainte admiration nous allâmes tous au bocage. Déjà les arbres dans toute leur vigueur étendaient au loin leurs branches touffuës, déjà l'extremité de leurs rameaux cedant au poids des fruits murs se courbait jusques sur le gazon fleuri. O prodige, dit le vieillard, dans l'hyver des mes ans je me promenerai encore sous ces ombres! Nous rendimes graces & nous sacrifiames au Dieu qui avait accompli, qui avait même surpassé les vœux

d'Amintas. Mais, helas! ce vieillard cheri des Dieux n'habita plus longtemps ſous ces berceaux. Il mourut & nous l'avons enſeveli dans ces lieux, afin que tous ceux qui repoſeront ſous cet ombrage beniſſent ſa cendre.

A ce recit, penetrés de reſpect, nous benîmes la cendre de l'homme de bien & nous dîmes à ſa fille: „ Cette ſource nous a paru „ bien douce, la fraicheur de cette ombre „ nous a recréés; mais bien plus encore „ le recit que tu viens de nous faire. Que „ les Dieux beniſſent tous les inſtans de „ ta vie! „ Et plein d'un ſentiment religieux nous portames nos pas au temple d'Apollon.

THYRSIS.

C'eſt en-vain, diſait Thyrſis en ſoupirant ſa peine, c'eſt en-vain, Nymphes propices, que vous repandés une ſi douce fraicheur ſous ces ombres. Ce n'eſt pas pour moi, que vos urnes verſent leur onde limpide à l'abri de ces berceaux. Je languis, helas! comme on languit aux ardeurs des jours de la moiſſon: Aſſis au pied de la colline ſur laqnelle repoſe la cabane de Chloé, je repetais à l'echo un air tendre. Le ſommet de la colline eſt ombragé par un jardin fruitier, qu'elle même cultive. A mes cotés tombait en murmurant le ruiſſeau qui ſerpente à travers le verger. Souvent dans ſes ondes elle rafraichit ſes mains & ſes

ses jouës de roses . . . Soudain j'entendis le bruit du verrou qui ferme la porte du jardin. Chloé en sortit. Un doux Zephir se jouait dans sa blonde chevelure. Qu'elle était belle! Dans l'une des ses mains elle tenait une jolie corbeille remplie des plus beaux fruits; de l'autre, la pudeur veille lors même qu'elle ne soupçonne aucun temoin, de l'autre elle serrait sa robe contre ce sein naissant que le jeu des Zéphirs s'efforçait de decouvrir. Mais sa robe legere s'insinuant dans les contours gracieux de sa taille & de ses genoux, flottait derriere elle au gré des airs, avec un doux fremissement. Tandis que Chloé passait ainsi sur le haut de la colline, deux pommes tomberent de sa corbeille & roulerent jusqu'à l'endroit où j'etais, comme si l'amour lui-même en eut dirigé le cours. Je les ramasse, je les presse sur mes levres & les por-

tant ainſi au ſommet de la colline, je les rends à la jeune Chloé. Ma main tremblait, je voulais parler, je ne fis que ſoupirer. Cependant Chloé baiſſa les yeux, une aimable rougeur ſe repandit ſur ſes jouës. Elle ſourit d'un air gracieux, rougit d'avantage, & me fit don de la plus belle pomme. Timides tous deux, nous reſtames immobiles. Helas! quel ſentiment j'eprouvai! Puis d'un pas lent elle reprit le chemin de ſa demeure. Mes regards fixés ſur elle ne ceſſerent de la ſuivre. Avant d'entrer dans ſa cabane, elle s'arrêta, & d'un air affable je la vis ſe tourner encore vers moi; mes yeux longtems après l'avoir perduë, demeurerent attachés au ſeuil de ſa porte. Je deſcendis enfin de la colline, mes genoux tremblaient ſous moi. Amour, tendre amour! ſeconde mes vœux! Helas! ce que j'ai ſenti depuis ce moment, ne s'effacera jamais de mon cœur.

A L'AMOUR.

Aimable Dieu de Cypris, ce fut le premier jour de Mai que j'elevai pour toi cet autel au fonds du jardin; je le couvris d'un berceau de mirthes & de roſes. Amour! ſur cet autel ne t'ai-je pas offert tous les matins une guirlande de fleurs toute humide encore des pleurs de l'aurore? Mais helas! tu te ris de mes vœux. Déjà les aquilons fanent la verdure des arbres & des prés, Phyllis -- Phyllis eſt toujours cruelle comme le premier jour de Mai.



DAPHNIS.

Pendant une belle nuit d'eté, Daphnis s'était gliſſé auprès de la cabane de ſa bergére. L'amour connait peu le ſommeil.

La vaſte étenduë des cieux était parſemée d'étoiles brillantes. La lune répandait ſes douces clartés à travers l'ombre obſcure des forêts. Toute la contrée était calme & ſombre; & tout ſemblait reſpecter le repos de la nature. On ne voyait plus que les étincelles du flambeau de la nuit ſautiller encor ſur l'onde gazouillante des ruiſſeaux, & quelques vers luiſans errer dans l'obſcurité. Toute autre lumiere était eteinte.

Daphnis plongé dans une douce mélancolie s'aſſit vis-à-vis de la cabane de ſa

maitreſſe. Ses yeux demeuraient attachés ſur la fenêtre de la chambre où elle dormait. La fenêtre était entr'ouverte aux vents legers du ſoir & aux doux rayons de la lune. Daphnis, à demi-voix ſe mit à chanter ainſi.

Que ton ſommeil ſoit tranquille, o ma bien aimée! Qu'il ſoit rafraichiſſant comme l'air du matin! Repoſe doucement ſur ta couche, ainſi qu'une goutte de roſée ſur la feuille de Lys lors qu'aucun ſouffle n'agite les fleurs! Comment le ſommeil de l'innocence ne ferait-il pas paiſible!

Deſcendés des cieux, doux ſonges, vous qui ſuivés la troupe aimable des jeux & des ris, deſcendés ſur les rayons de la lune & volés auprès de ma bergére. N'offrés à ſes yeux que de riantes campagnes, des paturages toujours verts & des brebis plus blanches que leur lait!

Qu'elle imagine entendre le concert des plus douces flutes retentir dans ce vallon solitaire comme si c'était Apollon lui-même qui en jouât! Qu'elle croïe se baigner dans une source d'eau pure, à l'abri d'une voute de jasmins & de myrthes, apperçuë seulement des oiseaux qui voltigent de branche en branche & ne chantent que pour elle! Qu'il lui semble partager les jeux de graces! qu'elles l'appellent leur amie & leur sœur! Qu'allant cueillir ensemble des fleurs dans la plus belle prairie, les guirlandes que Phyllis tresse soient pour les Graces, celles des Graces pour elle!

Aimables songes! conduisés la sous des berceaux entrelassés de fleurs & de verdure! Que de petits amours s'y poursuivent en folatrant autour d'elle, comme des abeilles autour de la plus jeune des roses. Qu'un de ces essains charmans vole à ses pieds,

chargé du fardeau d'une pomme odorante. Qu'un autre essain lui apporte une grappe transparente & vermeille, tandis que d'autres encore agitent les fleurs de leurs ailes pour l'embaumer des plus délicieux parfums!

Qu'au fonds du boccage, le Dieu de Paphos se montre à ses yeux! Mais sans fléches & sans carquois, de peur d'allarmer sa timide innocence, qu'il soit paré seulement de tous les attraits de sa belle jeunesse!

Doux songes! Daignés enfin lui offrir aussi mon image. Qu'elle me voye languissant à ses pieds baisser les yeux & lui dire d'une voix entrecoupée, que je meurs d'amour pour elle! Jamais, non jamais encore je n'osai le lui dire, Ah! puisse à ce réve un soupir faire palpiter son sein! puisse-t-elle alors me sourire & rougir! Que ne suis-je beau comme

Apollon lors qu'il gardait les troupeaux! Que mes chants ne sont-ils aussi mélodieux que ceux du Rossignol! Et que n'ai-je toutes les vertus pour mériter son amour!

Ainsi chanta le berger, & il reprit le chemin de sa chaumiere, au clair de la lune. Les songes de l'espérance lui adoucirent le reste des heures de la nuit. Au point du jour, il mena son troupeau sur le penchant de la colline où était la cabane de Phyllis.

Ses brebis marchaient lentement & paissaient sur les deux bords du chemin. Paissés, moutons, paissés jeunes agneaux, il n'est point de meilleurs paturages. La verdure, où Phyllis porte ses regards, devient plus belle & les fleurs s'empressent à embellir ses pas.

Il parlait ainsi & Phyllis parut à sa fenêtre. Le soleil du matin éclairait son beau

visage. Il vit, qu'elle le regardait avec un doux sourire. Il vit même qu'une rougeur plus vive colorait ses jouës. A pas lents & le cœur palpitant de joye il passa devant elle. Elle le salua d'un air aimable, & ses regards le suivirent avec complaisance; car elle avait entendu les chants de la nuit.



CORYDON ET MENALQUE.

CORYDON.

J'avais apporté mon offrande à l'amour dans le petit temple de marbre. J'avais fuſpendu aux mirthes qui l'environnent une petite corbeille d'oſier proprement entrelacé, des guirlandes de fleurs nouvelles & ma meilleure flûte. J'invoquai l'amour & je lui dis: O tendre amour, daigne fourire au vœu de mon cœur! - - Eh bien, Menalque, paſſant hier devant le temple, je ſuis entré dans le bosquet de mirthes. J'ai voulu revoir ma petite corbeille & voici ce que j'y ai vû. Un oiſeau du plus joli plumage était penché ſur le bord du panier. Il y chantait ſes amours. Je m'en approchai, il s'envola; je regardai dans ma cor-

beille ; j'y trouvai un nid soigneusement arrangé, & de petits œufs qui venaient d'éclorre. La mére inquiete & tremblante cherchait à les couvrir de ses aîles, & me regardait comme si elle eut voulu me dire : Jeune berger, ne trouble point ce doux ménage. Je me retirai. Soudain le mâle qui voltigeait autour de mon front & de mes cheveux, revint se posêr sur le bord de la corbeille ; & je les entendis célébrer par le plus doux gazouillement leur joïe & leurs tendresses. Dis-moi maintenant, cher Menalque, toi qui expliques tous les présages, dis, que m'annonce celui-ci ?

MENALQUE. Qu'unis au sein d'une félicité pure, ta bergere & toi vous coulerés des jours paisibles, & que Junon Lucine benira vos amours.

CORYDON. J'en jure par les Dieux immortels, c'est aussi ce que je pensais ! Mais

pour m'en assurer, j'ai voulu consulter ta sagesse. Prens ce chevreau blanc & cette cruche pleine de miel; il est doux comme les levres de ma bergére & pur comme l'air des cieux. Je t'en fais don. Il dit & s'en alla en sautant de joye comme une jeune chevre qui bondit dans la rosée de Mai.



GLICERE.

Glicêre était belle & pauvre. A peine avait-elle vû ſeize printems qu'elle perdit la mére qui l'avait élevée. Réduite à ſervir, elle gardait les troupeaux de Lamon qui cultivait les terres d'un riche citoyen de Mityléne. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle alla viſiter la tombe iſolée où repoſait ſa mére ; elle y verſa une coupe d'eau pure & ſuſpendit des couronnes de fleurs aux rameaux des arbuſtes, qu'elle avait plantés autour du tombeau. Aſſiſe ſous ce triſte ombrage, elle dit en eſſuyant ſes larmes. „ O la plus tendre des méres, que le ſouvenir de tes vertus eſt cher à mon cœur ! Tu viens de ſauver mon inno-

cence. Si jamais j'oublie les inſtructions que tu me donnas avec un ſourire ſi paiſible dans ce moment funeſte après lequel, repoſant, la tête ſur mon ſein, je t'y vis expirer; ſi jamais je les oublie, je conſens, que les Dieux favorables m'abandonnent, & que ton ombre ſainte me fuye à jamais! O ma mére! C'eſt toi qui viens de ſauver mon innocence. Je vais tout raconter à tes manes. Infortunée que je ſuis! Eſt-il quelqu'un ſur la terre, à qui j'oſe ouvrir mon ame? Nicias, le Seigneur de ces lieux était venu jouïr des plaiſirs de l'automne. Il me vit, il me regarda d'un air doux & gracieux, vanta mes troupeaux & le ſoin que j'en prenais, me dit ſouvent que j'étais gentille & me fit des preſens. Dieux! Que je m'abuſais! Mais aux champs a-t-on de la défiance? Je me diſais: Qu'il eſt bon notre maitre! Que les Dieux puiſſent le

benir ! Tous mes vœux feront pour lui. C'eſt tout ce que je puis faire. Mais je le ferai ſans ceſſe. Les riches ſont heureux & chéris des immortels. Bienfaiſans comme Nicias ils méritent bien de l'être. C'eſt ce que je diſais en moi-même, & je lui laiſſais prendre ma main & la preſſer dans la ſienne. L'autre jour je rougis & n'oſai lever les yeux, lorsqu'il mit une bague d'or à mon doigt : Vois-tu, me dit-il, ce qui eſt gravé ſur cette pierre ? Cet enfant ailé, il ſourit comme toi, & c'eſt lui qui doit te rendre heureuſe. En me diſant ces mots, ſa main careſſait mes jouës plus rouges que le feu. Il t'aime, il a pour toi la tendreſſe d'un pére ; par où peux-tu mériter tant de bontés d'un Seigneur ſi riche & ſi puiſſant ; ô ma mére, c'eſt tout ce que penſait encore ta pauvre enfant ! Ciel ! quelle était mon erreur ! Ce

matin m'ayant trouvée dans le verger, il m'a passé familiérement la main sous le menton. Vien, m'a-t-il dit, vien m'apporter dans le berceau de mirthes des fleurs nouvelles. Que j'y jouïsse de leur doux parfum! Je m'empresse à choisir les plus belles fleurs & pleine de joye j'accours au berceau. Zéphir est moins leger, me dit-il, & la Déesse des fleurs est moins belle que toi. Alors, Dieux immortels, j'en fremis encore! il m'entraine dans ses bras, me presse contre son sein, & tout ce que l'amour peut promettre, & tout ce qu'il peut dire de plus doux & de plus séduisant, coule de ses lévres. Je pleurais, je tremblais. Trop foible pour résister à la séduction, à jamais j'eusse été malheureuse. Non, tu n'aurais plus d'enfant, si ton souvenir n'eut veillé sur mon cœur. Ah! si jamais ta respectable mére t'avait vû souffrir d'indignes

dignes careffes! Cette penfée feule me donna la force de m'arracher aux bras du féducteur & de m'enfuir. A préfent, je viens, qu'il m'eft doux de l'ofer encore! je viens pleurer fur ta tombe. Hélas! pauvre infortunée! faut-il que je t'aye perduë fi jeune! Je languis comme cet œuillet privé du feul appui qui foutenait fa tige tremblante. Voici une coupe d'eau pure que je verfe à l'honneur de tes manes. Agrée ces guirlandes! Reçoi mes larmes! Puiffent-elles pénétrer jufqu'à toi! Ecoute, o ma mére, écoute; c'eft à ta cendre qui repofe ici fous ces fleurs, que mes yeux ont tant de fois arrofées, c'eft à ton ombre fainte que je renouvelle le vœu de mon cœur. La vertu, l'innocence & la crainte des Dieux feront le bonheur de ma vie. Ainfi l'indigence ne troublera jamais la ferenité de mes jours. Que je faffe rien que tu n'euffes approuvé

du sourire de ta tendresse, & je suis sure d'être comme tu l'as été, chérie des Dieux & des hommes; car je serai douce & modeste, & j'aimerai le travail. O ma mere, en vivant ainsi, j'espere mourir comme tu mourus, en souriant & en versant des larmes de joye. „

Glicére en quittant ce lieu éprouva tout le charme de la vertu. La douce chaleur qu'elle avait repanduë dans son ame éclatait dans ses yeux encore humides de pleurs. Elle était belle comme ces jours de printems, où le soleil brille à travers les rézeaux d'une pluye fraiche & légére. L'esprit plus serein, elle se pressait de retourner à ses travaux, lorsque Nicias courut au-devant d'elle. O Glicére, lui dit-il, & ses pleurs coulaient le long de ses jouës: Glicére, je t'ai écoutée sur la tombe de ta mére Ne crains rien, fille vertueuse! J'en rends

graces aux immortels, j'en rends graces à la vertu. Elle m'a garanti du crime de féduire ton innocence. Pardonne chafte Glicére, pardonne & ne redoute point de moi un nouvel attentat! Ma vertu triomphe par la tienne. Sois fage, fois honnête; mais fois auffi plus heureufe! Cette prairie bordée d'arbres près du tombeau de ta mere, & la moitié du troupeau que tu as gardé, t'apartiennent! Puiffe un homme auffi vertueux que toi affurer le bonheur de ta vie! Ne pleure point, fille vertueufe! Reçois le préfent que t'offre un cœur fincére, & permets lui de veiller déformais à ton bonheur. Si tu me refufes, le remords d'avoir offenfé ta vertu, fera le fupplice de ma vie. Oublie, ah, daigne oublier mon crime! Je te chéris comme une Divinité bienfaifante qui m'a défendu contre moi-même.

LE BOUQUET.

J'ai vu Daphné. Peut-être, helas! peut-être ferait-ce un bonheur pour moi de ne l'avoir pas vüe. Jamais je ne la vis si belle. Je reposais pendant les ardeurs du midi à l'ombre de l'oseraie, à l'endroit où le ruisseau roule doucement à travers les cailloux. Des rameaux touffus se courbaient au-dessus de ma tête, & repandaient sur les eaux leur paisible ombrage. Là je goutais les douceurs du repos. Depuis ce moment, helas! il n'est plus de repos pour moi. Non loin du bord où j'étois assis, j'entens murmurer ce feuillage, & soudain j'aperçois Daphné, la belle Daphné. Elle s'avançoit à l'ombre, le long du ruisseau. C'est ici

qu'avec une grace charmante elle releva ſa robe azurée, & découvrant ſes jolis pieds elle entra dans l'onde limpide. Le corps mollement incliné, elle lavait de la main droite ſon beau viſage & de l'autre elle ſoutenait les pans de ſa robe. Puis elle s'arrête, elle attend qu'il n'y ait plus une goutte d'eau ſur ſa main, qui puiſſe en tombant agiter la ſurface du ruiſſeau. L'onde devenüe tranquille, lui offrit l'image naïve des plus doux attraits. Daphné ſourit à ſa propre beauté, & rajuſta ſes treſſes blondes que raſſemblait un nœud charmant. Pour qui, diſais-je en ſoupirant, pour qui tous ces ſoins; à qui veut-elle plaire? Quel eſt le mortel heureux dont s'occupe ſa penſée quand le plaiſir de ſe voir ſi belle épanouït ſes levres de roſe.

Tandis qu'elle revait ainſi, panchée ſur le ruiſſeau, elle laiſſa tomber le bouquet

qui ornait ſon ſein, & le courant de l'onde le porta jusqu'au bord où j'etais aſſis. Daphné ſe retira & je ſaiſis le bouquet. Comme je le baiſai, comme je l'approchai de mon cœur palpitant! Non, je ne l'aurais pas donné pour tout un troupeau. Mais helas! il ſe fane, ce bouquet ſi cheri, & c'eſt depuis deux jours ſeulement que je le poſſede. Quels ſoins n'en ai-je pas pris! Je l'avais conſervé jusqu'ici dans la coupe que j'avais gagnée ce printems pour le prix du chant: On y voit l'amour artiſtement cizelé, aſſis ſous un bercaau de mirthe; de l'extremité de ſes doigts il eſſaïe en riant la pointe de ſes fleches; a ſes pieds on voit deux colombes, les ailes entrelacées, ſe becqueter tendrement. Trois fois par jour dans cette coupe j'arroſai mon bouquet d'eau fraiche, & la nuit je l'expoſai ſur ma fenêtre à la roſée. Combien de fois

panché sur ces fleurs n'ai - je pas respiré leurs doux parfums! Leur odeur me semblait plus suave, leurs couleurs plus vives que celles de toutes les fleurs du printems. C'est sur le sein de Daphné qu'elles ont achevé d'eclorre! Puis ravi dans une douce extase je contemplais la coupe. O amour, disais - je en soupirant, que tes fléches sont ulcerées! Que je sens vivement leur atteinte! Ah! fai que Daphné éprouve seulement pour moi la moitié de ce que je sens pour elle, & je te consacrerai cette coupe. Je la poserai sur ce petit autel, & tous les matins je l'entourerai d'une guirlande de fleurs nouvelles. Quand l'hyver en aura dépouillé nos jardins, je l'ornerai d'un rameau de mirthe. O puissiez - vous, charmantes Colombes, puissiez - vous être le présage fortuné de mon bonheur. Mais helas! le bouquet se fletrit, quelque soin

que j'en prenne. Triftes & decolorées les fleurs penchant la tête autour de la coupe n'exhalent plus de parfums & leurs feuilles détachées tombent. O amour, fai que le deftin de ces fleurs ne foit pas un préfage funefte à ma tendreffe.



DAMETE ET MILON.

DAMETE.

Vois-tu ce belier comme il va ſe plonger dans ces marais, & comme les brebis l'y ſuivent. Ce limon ne produit que des herbes mal ſaines, & ces eaux fourmillent d'inſectes nuiſibles. Allons chaſſer nos troupeaux de ce lieu.

MILON. Que ces animaux ſont inſenſés! Voici du trefle, du thin, de la lavande. Tous ces arbuſtes ſont entourés de lierre. Et ils quittent ce paturage pour les joncs d'un marais infect. Mais, Damete, ſommes-nous toujours plus ſages qu'eux? Ne paſſons-nous jamais à côté du bien pour courir au mal?

DAMETE. Où leur ſtupidité les pouſſe! Du milieu des roſeaux les grenouilles ſautent au-devant d'eux. Inſenſés que vous étes! Sortez de ce marécage, revenés ſur ces bords verdoyants. Comme les voilà faits! .... leur toiſon tout à l'heure était ſi blanche!

MILON. Enfin vous voici. Ne quittez plus ces pelouſes fleuries. Mais dis-moi, Damete, que vois-je là? Des colonnes de marbre renverſées dans la fange, & entourées de joncs & d'herbes ſauvages. Regarde cette arcade écroulée. Elle eſt enſevelie ſous ce lierre & de toutes ſes crevaſſes on voit germer la ronce & l'épine.

DAMETE. C'était un tombeau.

MILON. Je le vois, Damete. Voici l'urne enfoncée dans la fange. Tous les côtés du vaſe paraiſſent ornés de figures. Ce ſont des guerriers terribles, des courſiers fou-

gueux, écrafant fous leurs pieds des hommes étendus dans la pouffiére. Celui qui voulut que fa cendre fut couverte de fi funeftes images n'était furement pas un berger. L'homme dont vous avez laiffè tomber ainfi en ruines le fuperbe maufolée ne fut affurement pas l'ami de ces hameaux. La poftérité chérit peu fa mémoire, & l'on a répandu peu de fleurs fur fa tombe.

DAMETE. Lui! C'était un monftre. Il a devafté des campagnes fertiles; d'hommes libres il a fait des efclaves. Les chevaux de fes guerriers foulaient au pied l'efpérance du moiffonneur, & des cadavres de nos ayeux il fema ces champs défolés. Ainfi que de loups affamés s'élancent fur de timides troupeaux, fes efcadrons armés fe jettaient fur des hommes paifibles qui ne l'avaient point offenfé. Fondant fa grandeur fur l'énormité de fes crimes, il étalait

ſon orgueil dans des palais de marbre & s'y nourriſſait du ſang des provinces que ſa barbarie avait ravagées. Lui-même erigea ſur ces bords ce pompeux monument de ſes fureurs.

MILON. Quel monſtre! Mais j'admire ſa démence. C'eſt à ſes forfaits qu'il éléve un monument, pourque nos derniers neveux ne puiſſent les ignorer, pour qu'ils n'oublient jamais, lorſqu'ils paſſeront en ce lieu, de maudire ſa mémoire. Et voici ſon tombeau renverſé. Et voici ſes cendres répandues dans la fange, tandis que l'urne qui les renfermait s'eſt remplie de limon & de reptiles venimeux. Peut-on voir ſans un ſourire mêlé d'horreur & de pitié la grenouille aſſiſe ſur le caſque du héros & le limaçon ſe trainer ſans crainte le long de ſon épée menaçante?

DAMETE. Que reſte-t-il encore de ſa

funeste grandeur.... le noir souvenir de ses attentats ; & son ombre plaintive est livrée aux tourmenes des furies vengeresses.

MILON. Personne, non, personne ne daigne adresser au Ciel le moindre vœu pour lui. Dieux immortels ! Combien est malheureux celui qui souille sa vie par des forfaits. Même lorsqu'il n'est plus, sa mémoire demeure en exécration. Non, quand on m'offrirait les richesses de l'univers, s'il fallait les achetter par un crime, j'aimerais mieux n'avoir que deux chévres à garder & vivre en paix avec moi-même. Encore en sacrifierais-je une aux Dieux pour leur rendre graces de mon bonheur.

DAMETE. Ce lieu n'offre que d'affreuses images. Viens avec moi, Milon. Je veux te montrer un monument plus précieux ; le monument d'un homme de bien, de mon pére. Il fut elevé de ses propres mains.

Alexis, tu veillerais en attendant sur nos troupeaux,

MILON. Je t'accompagne àvec joye pour célébrer la mémoire de ton pére. Sa droiture est reverée encore aujourd'hui jusques dans les hameaux les plus éloignés.

DAMETE. Vien, mon ami. Suivons ce sentier qui traverse la prairie. Nous passerons auprès de ce Dieu Terme couvert de pampre & de houblon.

Ils y allérent. Sur la droite de ce sentier était un pré dont l'herbe s'élevait jusqu'à leur ceinture; a Gauche un champ de blé dont les épis s'agitaient au-dessus de leurs têtes. Ce chemin les conduisit sous l'ombre paisible des plus beaux arbres fruitiers, qui entouraient une cabane spacieuse & riante. Là, Damete fit apporter une petite table au pied de l'arbre le plus touffu, & la couvrit d'une corbeille pleine de fruits nouveaux, & d'une cruche remplie de vin frais.

MILON. Di-moi, Damete, où eſt le monument conſacré à la mémoire de ton pére? Que je verſe la premiere coupe de vin aux manes de l'homme juſte!

DAMETE. Le voici, mon ami. Verſe la ſous cette ombre paiſible. Tout ce que tu vois eſt le monument de ſa vertu, Cette contrée était ſauvage; c'eſt ſon travail qui cultiva ces champs, & c'eſt ſa main qui planta ces arbres fertiles. Nous ſes enfans, & nos derniers neveux, nous bénirons tous ſa mémoire; & ceux avec qui nous partagerons le fruit de ſes travaux la béniront avec nous. La proſperité de l'homme de bien repoſe ſur ces campagnes, ſur ces toits tranquilles & ſur nous.

MILON. Homme juſte & bienfaiſant! Que cette coupe, que je verſe ici, ſoit offerte à ta mémoire! Laiſſer l'abondance au ſein d'une famille vertueuſe & faire du bien

même au delà du trepas, eſt-il un monument plus reſpectable, plus cher à l'humanité ?



IRIS,

IRIS, EGLE.

EGLE.

L'air eſt toujours brulant, quoique le ſoleil s'incline déja vers l'horizon. Toutes les plantes languiſſent encore. Viens, Iris, deſcendons au bord de l'eau. De petits flots argentés vont careſſer ce rivage. Ces berceaux nous offrent l'azile le plus frais.

IRIS. Allons, Eglé. Je ſuis tes pas. Avance encore un peu. Ces branches me tombent ſur le viſage.

EGLE. Comme ces eaux ſont limpides! On voit au fond juſqu'au moindre caillou. Comme elles roulent doucement ſur ce lit de gravier! Oh! j'en jure par les Nymphes, je laiſſe ici mes vêtemens & vais me plon-

ger jusqu'au sein dans cette délicieuse fraicheur.

Iris. Mais si l'on vient, si l'on nous apperçoit!

Egle. Aucun sentier ne conduit sur cette rive. Ce pommier qui semble se détacher du bord, pour recourber sur l'onde sa cime touffuë, ce pommier nous couvre de l'ombrage le plus épais. Nous sommes renfermées ici dans une grotte de verdure, où le regard des humains ne saurait pénétrer. Ce feuillage agité par les Zéphirs ne s'ouvre que par intervalles aux plus foibles rayons du jour & se referme soudain.

Iris. Eh! bien, Eglé, ce que tu oses, je puis l'oser aussi.

Les bergéres posérent leurs vétemens au pied de l'arbre & saisies d'un doux frémissement, elles entrérent dans l'onde fraiche. Les flots embrassent d'abord leurs genoux

arrondis, & bientôt leur ſein d'albâtre & de roſe. Elles s'aſſirent ſur des pierres que le courant de l'eau avait laiſſées près du rivage.

EGLE. J'éprouve, Iris, une gaité, une vie nouvelle. Qu'allons nous faire, chanterons-nous quelques chanſons ?

IRIS. Y penſes-tu ? Veux-tu qu'on nous entende depuis le côteau voiſin ?

EGLE. Eh! bien, parlons tout bas. Sçais-tu ce qu'il faut faire? Raconte moi une hiſtoire.

IRIS. Une hiſtoire ?

EGLE, Oui, quelque hiſtoire ſecrete & agréable. Tu raconteras la premiére. Je raconterai enſuite à mon tour.

IRIS. J'en ſais bien une aſſez jolie, mais . . . .

EGLE. Iris; crois que ce feuillage n'eſt pas plus diſcret que moi.

IRIS Soit. L'autre jour je defcendais la colline en conduifant mes brebis au pâturage dont la mer baigne les bords. Un grand cerifier, tu le fçais, eft planté fur le penchant du côteau. Tandis que .... Mais ne fuis-je pas folle? Te dire mon plus grand fecret!

EGLE. Eh! Ne te raconterai-je pas auffi tout ce qu'il y a de plus caché dans mon cœur?

IRIS. Eh! bien, tandis que je defcendais ce fentier folitaire, j'entendis tout-à-coup une voix charmante; & qui chantait l'air le plus doux. Craintive, étonnée, je fufpendis mes pas. Je regardai autour de moi, & ne pus appercevoir perfonne, mais perfonne en vérité. Je continuai mon chemin, & toujours je m'approchai de la voix. J'avance encore. Alors elle fe trouva derriére moi. Car j'avais paffé le cerifier, & c'eft de fa cime

touffuë que sortait cette voix mélodieuse. Ce qu'elle chantait, oh! c'est ce que je n'oserai jamais te dire, quoique je n'en aye pas oublié la moindre syllabe.

EGLE. Il faut absolument me le dire. Sous ces ombres secretes on n'a point de mistéres; & les jeunes filles au bain se disent tout.

IRIS. Eh bien; j'y consens .... Mais est-il permis de répeter ainsi ses propres louanges? Il est vrai qu'on sçait, que les bergers exagérent toujours lorsqu'ils veulent nous louër. Tandis que je descendais la colline -- je sens la rougeur me monter au visage -- la voix chantait ainsi.

„ Quelle est cette beauté dont la taille est si élégante & la démarche si noble? Dites moi, doux Zéphirs, qui vous joués dans ses cheveux & dans les ondes de sa robe flottante, quelle est-elle? Est-ce

une des Graces? Ah! Si c'en eſt une, c'eſt la plus jeune & la plus belle.

„ Comme les touffes fleuries du treſſe & du thin cédent mollement à l'impreſſion de ſes pas! Comme la campanelle azurée & le barbeau bleuâtre s'inclinent au bord du chemin pour baiſer amoureuſement ſon pied mignon. Je veux les cueillir ces fleurs, qui ont baiſé tes pieds, qui ont été preſſées ſous tes pas, je veux les cueillir pour en treſſer deux couronnes. De l'une je ceindrai mon front. L'autre ſera conſacrée à l'Amour.

„ De quel air timide ſes beaux yeux noirs parcourent la contrée! Ah! Ne crains rien, je ne ſuis pas un vautour. Mes chants ne ſont point des préſages funeſtes. Que ne puis-je former de ſons aſſez doux pour ſuſpendre tes pas! Pourquoi mes accens ne ſont-ils pas auſſi touchans que ceux de la fauvette, auſſi mélodieux que

ceux du roſſignol, dans la plus belle nuit du mois de Mai. Sa beauté n'a-t-elle pas plus de charme pour moi que le printems n'en a pour le roſſignol & pour tous les oiſeaux du boccage?

„ Que crains-tu? Daigne plutôt rallentir tes pas! Roſiers ſauvages, détournés vos épines. Ne bleſſés point ce pied ſi ſouple & ſi délicat. Mais ſi legerement vous pouviés accrocher ſa robe, qu'il ferait doux d'arrêter la belle encore quelques inſtans! Mais elle précipite ſes pas. Ces jeunes Zéphirs qui ſemblent s'intéreſſer à ma peine, s'oppoſent envain à ſa fuite. Sa robe ſeule flotte en arriére. Cruelle! ils ne ſauraient te rétenir toi-même. Des plus beaux fruits que produit cet arbre, je veux remplir une corbeille, & cette nuit au clair de la lune j'irai l'attacher à ta fenêtre. Si tu daignes accepter mon préſent, je ſuis le plus heureux

berger de ces hameaux. Tu fuis. Ces arbres vont te dérober entiérement à mes yeux. Je vois encore le dernier pli de ta robe. Mais hélas! voilà l'extrémité même de ton ombre qui va disparaitre. »

Ainsi chanta le berger. Les yeux baissés, je suivis le sentier; cependant je jettai un regard dérobé sur la cime de l'arbre, mais son feuillage était si épais que je n'y découvris personne. Devine, Eglé, si je m'endormis, dèsqu'il fut nuit? J'apperçus bientôt un jeune berger attacher un panier à la grille de ma fenêtre; car la lune qui brillait de la plus vive clarté réfléchissait son ombre sur ma couche. Je rougis, mon cœur palpita. Mais lorsque le jeune berger se fut retiré .... ne fallait-il pas m'assurer, si ce n'était pas un songe? -- Je m'approchai doucement de la fenêtre & détachai en tremblant le petit panier. Il était

plein des plus belles cerifes. Jamais je n'en mangeai de fi douces. On y avait mêlé des boutons de rofes & de feuilles de mirthes. Oui, chére Eglé - - mais qui était ce berger, c'eft ce que ta curiofité ne faura pas encore !

EGLE. Voudrais-je te le demander? A-t-on jamais été plus miftérieufe? Tu ne me diras donc point que c'était mon frére. Et ce panier qu'il a attaché à ta fenêtre, n'eft-ce pas un préfent que je lui avais fait le jour même? Ah ! Tu te troubles, une rougeur plus vive que celle des boutons de rofe te couvre, depuis ce fein où fe jouent les flots jufqu'aux boucles de cheveux qui couronnent ton front. Tu regardes dans l'eau. Embraffe-moi, chére Iris; aime mon frére, je te chéris déja comme ma fœur !

IRIS. Te raconterais-je mon plus grand

fecret, fi je ne t'aimais pas, Eglé, comme moi-même?

EGLE. Eh! bien, pour que ta confidence ne t'inquiete plus, je vais te conter auffi ce que mon cœur a de plus fecret. Le premier jour du mois, mon pére fit un facrifice au Dieu Pan. Il avait invité à la fête Menalque fon ami. Il y vint accompagné de Daphnis, le plus jeune de fes fils. Daphnis pendant le facrifice joua de deux flutes; & tu fçais, Iris, qu'aucun berger n'en joüe avec plus d'art. Ses cheveux d'un blond doré flottaient en boucles fur fa robe plus blanche que la neige. Paré pour la fête, il était beau comme le jeune Dieu de Délos. Le facrifice confommé nous allâmes .... mais écoute -- j'entens du bruït dans le bocage .... le bruit s'approche de ces bords.

IRIS. Ecoutons. Oui! Je l'entens appro-

cher encore. O Nimphes, secourés-nous! Prenons vite nos vétemens & fuyons dans cette grotte.

Les bergéres effrayées s'enfuirent, comme des colombes que l'épervier poursuit du haut des airs. Cependant ce n'était qu'un faon aussi timide qu'elles, qui venait se désaltérer dans le courant de la riviére.



MENALQUE ET ALEXIS.

Ménalque était vieux. Déja les ans avaient penché fa tête octogenaire. Des cheveux argentés ombrageaient fon front. Sa barbe blanche retombait fur fa poitrine, & un bâton raffurait fes pas chancelans. Comme celui qui après les travaux d'un beau jour d'été fe repofe fatisfait à la fraicheur du foir & rend graces aux Dieux, en attendant le paifible fommeil; ainfi Menalque avait confacré le refte de fes jours au culte des immortels & au repos: Car il avait travaillé, il avait fait le bien, & tranquile & ferein il attendait déformais le fommeil du tombeau. Ménalque voyait la bénédiction répanduë fur fes enfans. Il leur avait donné

de nombreux troupeaux & de riches paturages. Pleins d'une tendre inquiétude, tous s'étudiaient à l'envi à embellir ses vieux jours, & à lui rendre les soins qu'il avait eus de leur jeunesse. C'est un devoir que les Dieux n'ont jamais laissé sans recompense. Souvent assis devant sa cabane à la douce chaleur du soleil, il contemplait ses jardins soigneusement cultivés, & dans un vaste lointain les travaux & la richesse des champs. D'un air affable & caressant il engageait les passans à s'arrêter près de lui. Il écoutait encore avec intérêt les nouvelles du voisinage, & se plaisait à apprendre de l'etranger les mœurs & les coutumes des pays lointains.

Les enfans de ses enfans, l'amusement le plus cher à sa vieillesse, venaient folâtrer autour de lui. Arbitre de leurs jeux, il jugeait leurs petits différens, & les accou-

tumait à être bons, faciles & compâtiſſans pour les hommes & pour le moindre des animaux. Aux jeux variés qu'il leur enſeignait ſe mêlait toujours quelque inſtruction ſimple & frappante. Lui-même faiſait leurs jouëts. Sans ceſſe ils accouraient en criant -- Oh! fais nous encore ceci -- & puis encore cela. Quand ils l'avaient obtenu, ils ſe précipitaient à ſon cou; ils ſautaient de joye & le vieillard ſouriait à leurs transports. Il leur apprenait à tailler le jonc, à en faire des flutes & des chalumeaux. Il leur enſeignait les airs qui appellent les brebis & les chevres au paturage & ceux qui les ramènent au bercail. Il compoſait pour eux des chanſons. Les petits les chantaient, les plus grands les accompagnaient de la flûte. Quelquefois encore il leur racontait quelque hiſtoire intéreſſante. Alors on les voyait aſſis à terre

ou ſur le ſeuil de la porte, tous, la bouche entr'ouverte & les yeux attachés ſur ſes lévres.

Un jour qu'il était venu s'aſſeoir à l'entrée de ſa cabane pour s'y réchauffer au ſoleil du matin,. ſon petit-fils Alexis ſe trouva ſeul auprès de lui. Le beau jeune homme n'avait encore vû que treize printemps. Les roſes du bel âge & de la ſanté brillaient ſur ſes jouës, & ſes cheveux flottaient en boucles dorées. Le vieillard l'entretenait du bonheur de faire du bien aux hommes & de ſoulager l'indigence. Il lui diſait: Aucun plaiſir n'égale celui qu'on éprouve après une bonne action: Le lever brillant de l'aurore, le doux coucher du ſoleil, la lune perçant les ſombres voiles de la nuit, remplit nôtre cœur d'un ſentiment délicieux; mais celui que nous inſpire la bienfaiſance -- o mon fils, il eſt plus délicieux encore!

Des larmes de joye & de tendresse arrosérent les jouës du jeune Alexis. Le vieillard les vit avec transport - - Tu pleures, mon fils, lui dit-il, en fixant tendrement les yeux sur lui; surement mes discours seuls n'auraient pas eu ce pouvoir. Il y a quelque chose dans ton cœur qui leur donne cette force.

Alexis essuya les pleurs de ses jouës de roses; mais ses yeux se remplissaient sans cesse de nouvelles larmes: Ah! Je le sens, oui je sens que rien n'est si doux que de faire du bien.

Ménalque attendri serra la main du jeune homme dans la sienne & lui dit: Je vois sur ton front, je lis dans tes yeux que ton ame est émuë, & qu'elle ne l'est pas seulement de ce que je viens de dire.

Interdit, le jeune berger detourna ses regards: Tes discours ne sont-ils pas assez

touchans

touchans pour faire répandre ſur mes jouës une douce roſée de larmes?

Je vois, mon fils, lui répondit Ménalque, je vois que tu me caches, peut-être pour la première fois, ce qui fait palpiter ton ſein, ce qui erre déja ſur tes lévres.

Eh! bien, dit Alexis, en retenant ſes pleurs, je te raconterai tout. Mais ſans toi je l'eus caché éternellement au fonds de mon cœur Ne l'ai-je pas appris de toi-même: Celui qui ſe vante du bien qu'il a fait n'eſt bon qu'à demi? Voilà pourquoi je voulais te cacher ce qui fait palpiter mon cœur, ce qui me fait éprouver ſi delicieuſement que le plaiſir de faire du bien eſt le ſentiment le plus doux de la vie. Une de nos brebis s'était égarée. J'allai la chercher dans la montagne, & là j'entendis une voix gémiſſante. Je me gliſſai du côté d'où venait la voix, & j'apperçus un

homme. Il ôtait de dessus ses épaules un pesant fardeau & le posait à terre en soupirant. „ Je ne puis, non, disait-il, je ne puis aller plus loin. Que ma vie est pleine d'amertume! Une subsistance pénible & douloureuse, est tout ce que j'obtiens de mon travail. Il y a plusieurs heures que j'erre acoablé de cette charge aux ardeurs du midi, & je ne trouve point de source pour étancher ma soif, pas un arbre, pas même un arbuste dont le fruit puisse me rafraichir. O Dieux! Je ne vois autour de moi que d'affreux déserts. Aucun sentier qui me conduise vers ma chaumiére, & mes genoux chancelans ne sauraient me porter plus loin. . . Cependant je ne murmure pas. O Dieux! Vous m'avez toujours secouru. „ En gémissant ainsi, il s'étendit languissamment sur son fardeau. Alors sans en être apperçû, je courus de toute ma

force à nôtre cabane, je ramassai vite une corbeille de fruits secs & de fruits nouveaux, je remplis de lait mon plus grand flacon, je revolai à la montagne & je retrouvai encore cet infortuné. Il goutait dans ce moment la paix du sommeil. Doucement, tout doucement je m'approchai de lui, je mis à ses côtés la corbeille & le flacon rempli de lait & j'allai me cacher dans les buissons. Il se réveilla bientôt. Les yeux sur son fardeau, que le sommeil, dit-il, est un doux soulagement! Je vais essayer à présent de te trainer plus loin. N'as-tu pas servi à reposer ma tête? Peut-être quel les Dieux conduiront mes pas, que j'entendrai bientôt le murmure d'une fontaine, ou que je trouverai quelque cabane dont le maitre hospitalier me recevra sous son toit. Au moment où il voulut recharger le fardeau sur ses épaules, il apperçut

le flacon & la corbeille. La charge retomba de ſes bras. - - Dieux! que vois-je! s'écria-t-il - - hélas, le beſoin qui me tourmente trompe mes ſens, je rêve ſans doute, & quand je me réveillerai, tout diſparaitra. Mais non - - je veille - - Dieux! Ce n'eſt pas un ſonge. Il porta la main ſur les fruits - - je veille. Quelle divinité, ô quelle divinité propice a fait ce prodige? C'eſt à toi que je verſe les premiéres gouttes de ce lait, & c'eſt à toi que je conſacre ces deux pommes les plus belles du panier. Reçoi, ah! daigne recevoir favorablement le vœu de ma reconnoiſſance - - Tu vois ſi mon ame en eſt pénétrée. A ces mots, il s'aſſit & mangea en verſant des larmes de joye. Après s'être rafraichi, il ſe leva & rendit encore une fois graces au Dieu qui veillait ſur lui avec tant de bonté. Ou les Dieux, dit-il, auraient-

ils conduit ici un mortel bienfaisant? Pourquoi ne puis-je le voir & l'embrasser? Où és tu? Que je te rende graces, que je te bénisse! Dieux, bénissés-le. Bénissés l'homme généreux, & les siens, & tout ce qui lui est cher. Je suis rassassié: Je vais emporter ces fruits. Je veux que ma femme & mes enfans en mangent & qu'ils bénissent avec moi mon bienfaiteur inconnu. Il s'en alla & je pleurai de joye. Cependant je courus à travers les buissons pour le dévancer, & je m'assis sur le bord du chemin où il devait passer. Il vint, il me salua, & me dit: Ecoute, mon fils, n'as tu vû personne dans ces montagnes portant un flacon & un panier rempli de fruits? -- Non, je n'ai vû personne daus la montagne portant un flacon & un panier de fruits. Mais, lui dis-je, comment és-tu venu jusques dans ce désert? Sans doute que tu t'és égaré.

Aucune route ne conduit ici. -- Hélas? Oui, mon enfant, je me suis malheureusement égaré. Et si quelque divinité bienfaisante, ah! si c'est un mortel, les Dieux l'en béniront, si quelque divinité bienfaisante ne m'avait sauvé, j'aurais péri de faim & de soif dans ces montagnes.-- - Que je t'enseigne donc le chemin! Donne moi ton fardeau à porter, & tu me suivras avec moins de peine. Après s'en être défendu long-tems, il me donna le fardeau & je le menai sur la route qui conduisait à son hameau. Voilà, mon pére, ce qui me fait encore pleurer de joye. Ce que j'ai fait m'a couté peu de peines; cependant toutes les fois que je me le rappelle, ce souvenir me charme comme l'air pur du matin. Quel doit être le bonheur de celui qui a fait beaucoup de bien!

Le vieillard dans le plus doux ravisse-

ment embraſſa le jeune homme: Ah! Je deſcends ſans regrets dans la tombe, puiſque je laiſſe la bienfaiſance & la piété dans ma chaumiere.



LA TEMPETE.

Misis & Lamon gardaient un troupeau de génisses sur le promontoire près duquel le Tiserne s'enfuit au sein des mers à travers les roseaux. De noirs orages s'amassaient dans le lointain. Un silence effrayant planait sur la cime des arbres. L'hirondelle & l'alcion erraient çà & là incertains & épouvantés. Déja les troupeaux avaient quitté la montagne pour chercher un abri. Ces deux bergers étaient restés seuls à contempler l'approche de la tempête.

Que ce calme est terrible! dit Lamon. Regarde le soleil couchant qui se retire derriére ces nuages. Semblabes à des monts sourcilleux, ils s'élévent aux extremités de la mer.

MISIS. Cette mer noire & ſans rives reſſemble à la nuit éternelle. Elle eſt encore paiſible! Mais à ce calme funeſte ſuccédera bientôt la plus affreuſe tourmente. Un bruit ſourd remplit déja les airs Ainſi dans un déſaſtre ſubit on entend au loin les hurlemens de l'angoiſſe & de la terreur.

LAMON. Regarde ces montagnes de nuages, comme on les voit s'amonceler lentement; comme on les voit ſortir de l'abime toujours plus ſombres, toujours plus menaçantes!

MISIS. Le bruit s'avance & devient plus éclatant. Les ténébres couvrent la mer. Déja elles ont englouti les îles de Dioméde: On ne les voit plus. Ce n'eſt qu'au ſein d'une obſcurité profonde qu'étincelle encore la flamme du Phare voiſin. Mais voici les vents qui commencent à mugir. Ils déchirent la nuë, ils la pouſſent avec furie

dans les airs, ils se déchainent sur l'onde déja blanchie d'écume.

Lamon. La tempête éclate dans toute sa fureur. Cependant j'aime à contempler sa rage. Je ne sais quel plaisir mêlé d'inquietude agite mon sein. Si tu veux nous demeurerons ici. Nous n'avons que la montagne à descendre pour retrouver nôtre azile.

Misis. Lamon, je reste avec toi. Déja l'orage est sur nos têtes. Les vagues se jettent sur ce bord, & les vents sifflent à travers la cime courbée des arbres.

Lamon. Voi les flots déchainés, jaillissant leur écume jusqu'aux cieux, s'élever en rochers escarpés, & se précipiter avec effroi dans l'abime. La foudre sillonant le dos des vagues éclaire seule cette scéne d'horreur.

Misis. O Dieux immortels! Un vaiss-

ſeau! . . . . Il eſt ſuſpendu ſur cette vague comme un oiſeau ſur la pointe d'un rocher. Ciel! elle s'écroule. Où eſt le vaiſſeau? Où ſont les infortunés? Enſevelis dans les gouffres de la mer.

LAMON. Si mes yeux ne me trompent pas, le vaiſſeau reparait ſur cette vague. Dieux! Sauvés, ah! ſauvés les malheureux! Hélas! regarde, la vague qui les pourſuit ſe précipite ſur eux de toute ſa violence. Infortunés, qu'alliés vous chercher, pour quitter ainſi les bords de vôtre patrie & vous confier au plus perfide des élémens! Vôtre païs ne produiſait-il pas aſſez de fruits pour appaiſer vôtre faim? Vous cherchiés la richeſſe & vous trouvés une mort deplorable.

MISIS. Vos péres, vos épouſes, vos enfans, arroſeront en vain de leurs larmes le rivage paternel. En vain feront-ils des

vœux pour vous aux autels de Neptune. Vôtre tombeau demeurera vuide. Vos corps serviront de pâture aux oiseaux du rivage, ou seront dévorés par les monstres de la mer. O Dieux, souffrés que tranquille j'habite toujours ma pauvre chaumiére; que satisfait de peu, mon champ & mon troupeau suffisent à mes besoins!

LAMON. Grands Dieux! Punissés-moi, comme ces infortunés, si jamais mon cœur murmure, si jamais je desire plus que je n'ai, ma subsistance & du repos.

MISIS. Descendons ici. Peut-être les flots jetteront-ils quelques uns de ces malheureux sur la terre. S'ils vivent encore, nous aurons la consolation de les sauver. S'ils sont morts nous appaiserons du moins leurs manes, en leur ouvrant une tombe paisible.

Ils descendirent au rivage, & ils trou-

vérent étendu ſur le ſable un jeune homme beau comme le fils de Maya. N'ayant pû le rappeller à la vie, ils l'enſevelirent au bord de la mer, en verſant des pleurs. Les débris du vaiſſeau étaient diſperſés ſur l'aréne. Ils apperçurent parmi ces débris une caſſette. L'ayant ouverte, ils y trouvérent de grandes richeſſes. Que faire de cet or, dit Miſis?

LAMON. Gardons-le; non pour être riches, nous en préſervent les Dieux! mais pour le rendre à celui qui pourrait le reclamer, ou à quiconque en aura plus beſoin que nous.

Inutile, ignoré de la cupidité des hommes, le tréſor reſta long-tems entre les mains des deux bergers. Enfin ils en firent bâtir un petit temple près de la tombe du jeune homme. Six colonnes de marbre blanc en ornaient la façade ombragée de

lierre ; & dans l'enfoncement était placée la ſtatuë du Dieu Pan. Douce modération, c'eſt à toi & au Dieu Pan que ce temple était conſacré.



MIRTIL ET CHLOE.

[illegible] grand matin, Mirtil sortant de la cabane trouva Chlöé sa plus jeune sœur, occupée à tresser des guirlandes de fleurs. La rosée brillait sur toutes les fleurs, & à la rosée se mêlaient les larmes de la petite Chlöé.

MIRTIL. Chere Chlöé! Que veux-tu faire de ces guirlandes? Hélas! Tu pleures.

CHLOE. Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Mirtil? Mais hélas! Qui ne pleurerait comme nous! l'as-tu vuë notre mere, dans quelle tristesse elle est plongée! Comme, avant de nous quitter, elle

pressa nos mains dans les siennes, en detournant de nous ses yeux baignés de larmes!

MIRTIL. Je l'ai vu comme toi: Hélas! Notre pére! Sans doute il est plus mal encore qu'il n'était hier.

CHLOE. Ah! mon frere, s'il doit mourir! Comme il nous aime, comme il nous embrasse, lorsque nous faisons ce qu'il aime, ce qui plait aux Dieux!

MIRTIL. O ma sœur! comme tout est triste! Envain mon agneau vient me caresser, j'oublie presque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige sur mes épaules, & cherche à me becqueter les levres & le menton. Rien -- non, rien ne saurait me rappeller à la joïe. O mon pére, si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOE.

CHLOE. Hélas! Il t'en souvient - - ce bon pére, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux & qu'il se mit à pleurer. . . . .

MIRTIL. Oui, Chloé - - il m'en souvient, comme il nous remit à terre, comme il devint pâle! Je ne peux plus vous tenir, mes enfans, je me trouve mal . . . . très-mal. A ces mots il se traîna dans son lit; depuis ce jour il est malade.

CHLOE. Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté! Ecoute, mon frere, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, & pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la statuë de Pan. Notre mere ne dit-elle pas toujours que les Dieux sont bons, que les Dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence. J'irai, j'offrirai ces guirlandes

au Dieu Pan. Et vois-tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau -- Eh! bien, je veux l'immoler encore au Dieu.

Mirtil. O ma chere sœur! Je veux aller avec toi -- je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits, & mon ramier, je veux aussi l'immoler au Dieu Pan.

Il courut & fut bientot de retour; alors ils allerent ensemble au pied de la statue. Elle était située non loin de-là sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là s'étant mis à genoux, ils invoquerent ainsi le Dieu des champs:

„ O Pan, protecteur de nos hameaux! écoute, écoute favorablement nos prieres, reçoi nos faibles offrandes. C'est tout ce que des enfans peuvent t'offrir. Je pose

ces guirlandes à tes pieds; si je pouvais atteindre plus haut, j'en voudrais couronner ton front, j'en voudrais ceindre tes épaules. Sauve, o Pan, sauve notre pére, rends-le à ses pauvres enfans!

MIRTIL. Je t'apporte ces fruits, ce sont les plus beaux que j'aïe pu cueillir dans nos vergers. Reçoi-les favorablement. Je t'aurais sacrifié la plus belle chevre du troupeau; mais elle aurait été plus forte que moi. Quand je serai plus grand, je t'en sacrifierai deux toutes les années, pour avoir rendu notre pére à nos vœux. Rends, o Dieu secourable, rends la santé au meilleur des péres!

CHLOE. Je vais t'immoler cet oiseau, o Dieu secourable, c'est tout ce que j'ai de plus cher! Regarde, il vole sur ma main pour me demander sa nourriture; mais je veux, o Pan! je veux te l'immoler.

Mirtil. Et moi je vais t'immoler ce ramier. Il se joue, il me caresse; mais je veux, o Pan, je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre pére. Exauce, o Pan, exauce nos vœux !

Déja leurs petites mains tremblantes saisissaient les victimes, lorsqu'une voix se fit entendre. „ Les Dieux aiment à exaucer „ les vœux de l'innocence. Aimables enfans, „ n'immolés point ce qui fait vos delices; „ votre pére est rendu à la vie ! „

Et Menalque recouvra la santé. Heureux de la pieté de ses enfans, il alla ce jour même avec toute sa famille offrir un sacrifice au Dieu. Il vecut comblé de benedictions & vit les enfans de ses enfans.

LA JALOUSIE.

La flamme la plus dévorante, le plus cruel ferpent, que les furies jettent dans nôtre cœur, c'eſt la jalouſie. Alexis l'éprouva. Il aimait Daphné. Il en était aimé. Alexis était brun & d'une beauté mâle. Daphné était belle comme l'innocence, & blanche comme le lys qui s'épanouït au lever de l'aurore. Ces amans fortunés s'étaient juré une tendreſſe éternelle. Venus & les amours ſemblaient répandre ſur eux leurs plus douces faveurs. Le pére d'Alexis venait d'échapper á une maladie dangereuſe. Mon fils, lui dit-il, j'ai fait vœu de ſacrifier ſix brebis au Dieu de la ſanté. Pars, conduis les victimes à ſon temple. Il y avait

deux grandes journées à faire, pour arriver au temple d'Esculape. Alexis verfa un torrent de larmes en fe féparant de fa bergére. On eut dit, qu'il avait de vaftes mers à traverfer. Trifte & rêveur, il conduifait fes brebis devant lui, & en s'éloignant du hameau il foupirait le long du chemin comme la plaintive tourterelle. Il paffait par les plus belles prairies & ne les voyait point. Les païfages les plus riants s'offraient à fes yeux. Infenfible à leur beauté, il ne fentait que fon amour, il ne voyait que fon amante. Il la voyait à l'ombre, au bord des ruiffeaux; il l'entendait répéter le nom d'Alexis & lui répondait par fes foupirs. C'eft ainfi qu'il graviffait les fentiers folitaires, en fuivant fes brebis & en fe plaignant de ce qu'elles n'avaient pas la légereté du chevreuil. Il arriva au temple; les victimes offertes, le facrifice confommé, il vola

fur les ailes de l'amour pour regagnèr fa demeure. Mais en paſſant à travers les buiſſons, il s'enfonça une épine dans la plante du pied. A-peine la douleur lui laiſſa-t-elle la force de fe trainer juſqu'à la cabane voiſine. Un berger bienfaiſant l'y reçut & mit fur fa bleſſure des herbes ſalutaires. Dieux! que je fuis infortuné! diſait-il fans ceſſe; fombre & rêveur il comptait en foupirant chaque minute. Enfin une divinité ennemie verfa dans fon cœur le poiſon de la jalouſie. Dieux! diſait-il en murmurant tout bas, & en jettant des regards farouches autour de lui, Dieux! quelle penſée! Daphné pourrait m'être infidéle! .. Penſée injuſte, odieuſe! ... Mais Daphné eſt femme & Daphné eſt belle. Qui peut la voir & réſiſter à fes charmes? Depuis longtemps Daphnis ne foupire-t-il pas pour elle? Il eſt beau. Qui n'eſt pas

attendri aux doux accens de sa voix? Et qui touche la lyre comme lui? Sa cabane est près de celle de Daphné. Elle n'en est séparée que par un ombrage délicieux .... Loin de moi .. ah! Loin de moi .... pensée déchirante ... Hélas! tu te graves toujours plus profondement dans mon cœur. Tu me poursuis nuit & jour .... Souvent l'imagination égarée d'Alexis lui montre sa bergére se glissant d'un pas timide sous l'ombre où Daphnis soupire aux echos sa peine & ses amours. Là, il la voit, l'œil languissant, étouffer à peine les soupirs qui font palpiter son sein. Dans un autre moment il la voit someiller sous un berceau de jasmin: Daphnis l'y suit, l'apperçoit, ose s'approcher d'elle, ... ses avides regards dévorent tous ses charmes .. il saisit sa main .... la baise; Daphné ne se réveille point ... il baise ses jouës, il baise ses lévres!

Et elle ne se reveille pas ! s'écrie-t-il transporté de fureur! .... Mais quelles affreuses images je vais créer moi-même ! Pourquoi ne suis je ingénieux qu'à me tourmenter du plus cruel supplice ! Injuste ! ingrat, pourquoi ne pensé-je qu'à ce qui peut blesser son innocence ?

C'était déja le sixiéme jour que durait cet horrible tourment ; & sa playe n'était pas encore entiérement guérie. Mais rien ne saurait l'arrêter d'avantage. Il embrasse son bienfaiteur. Il résiste à tout ce que la douce hospitalité peut imaginer pour le retenir encore. Poursuivi par les furies, il part, & malgré sa douleur il court, il vole. Déja la nuit était tombée. Mais au clair de la lune, il apperçut de loin la cabane de Daphné. Ah, désormais, dit-il, fuyés pensées odieuses, fuyés loin de moi! C'est là qu'habite celle qui m'aime. Aujourd'huy,

ô Dieux! encore aujourd'huy, je pleurerai de joye fur fon fein. En prononçant ces mots il hâtait encore fes pas. Cependant il vit Daphné s'avancer fous le berceau qui conduifait à fa cabane. C'eft elle. O Daphné, c'eft toi! C'eft ta taille fi élegante, ta démarche fi legére, ta robe plus blanche que la neige. C'eft elle. O Dieux, mais où va-t-elle en ce moment! Pour des timides bergéres il eft dangereux de s'expofer ainfi de nuit dans les champs. Peut-être impatiente de me voir, vient-elle fur le chemin à ma rencontre? A peine l'eut-il dit, qu'un jeune homme fortit du berceau pour la fuivre. Il fe mit à fes côtés, & Daphné preffa tendrement fa main dans celle du jeune homme. Il lui donna une petite corbeille de fleurs qu'elle prit fous fon bras avec une grace charmante. Puis ils s'éloignérent enfemble de la cabane au clair de la

lune. Alexis saisi d'horreur se tenait dans l'éloignement & frémissait de tout son corps. Dieux immortels ! Que vois-je ? Il n'est donc que trop vrai ! Ce qui m'a si cruellement agité est certain. Une Divinité compatissante me l'avait prédit. Malheureux ! . . Qui és-tu, Dieu ou Déesse, o toi qui m'as fait pressentir mon malheur, venge . . ah ! venge moi. Punis à mes yeux cette perfidie, & laisse moi mourir de douleur !

Les bras entrelacés, Daphné & le berger suivaient le chemin du bois de mirthes qui entoure le temple de Vénus. La lune éclairait leurs pas, & leur maintien annonçait une douce intelligence.

Ils vont sous l'ombre de ces mirthes, disait Alexis furieux; & c'est à l'ombre même de ces Mirthes qu'elle m'a juré si souvent une tendresse éternelle ! Les voilà dans le bosquet. Ciel ! je ne les vois plus. Cachés sous le plus

épais feuillage, ils vont s'asseoir sur le gazon. Mais non, je les revois .... sa robe blanche brille au clair de la lune à travers les rameaux & leur tige grisâtre. Ils s'arrêtent. Voilà un azile charmant, & cette mousse est fraiche .... Perfide .... reposés-vous .. jurés en présence de Phœbé .. jurés-vous vos coupables amours. Puissent les furies jetter l'épouvante au milieu de vous! Mais non. Ecoutons. Les rossignols répétent les airs les plus tendres, & les tourterelles soupirent autour d'eux. Cependant ... ce n'est pas encore là qu'ils suspendent leurs pas. Ils vont jusqu'au temple de la Déesse. Je veux m'approcher. Je veux les voir. Je veux les entendre.

Il entra dans le bois de mirthes. Il les vit s'avancer vers le temple, dont les colonnes de marbre blanc éclairées par la lune perçaient avec éclat les ombres de la nuit.

Eh, quoi . . ils oferaient franchir ces marches faintes! La Déeffe de l'amour protégerait la plus noire perfidie! Il vit en effet la jeune bergére monter les degrés du temple; la petite corbeille de fleurs fous le bras, elle en traverfa les portiques; & le jeune homme s'arrêta fous la premiére arcade. Alexis approchait toujours à la faveur des ombrages. Frémiffant d'horreur & de défespoir, il fe gliffa fous l'ombre d'une colonne & s'étant appuyé contre elle, il apperçut diftinctement Daphné qui allait à la ftatue de Vénus. Le Marbre en était auffi blanc que le lait, & le flambeau de la nuit l'éclairait toute entiére. La Déeffe penchée en arriére avec une majefté raviffante femble éviter les yeux étonnés des mortels, & de fa hauteur fublime elle jette un regard de bonté fur ceux qui encenfent fes autels. Daphné fléchit les genoux aux pieds de la

Déesse, posa les guirlandes devant elle & dit avec l'accent le plus tendre & le plus douloureux :

„ Exauce, o douce Déesse, protectrice des amours fidéles! Exauce ma priere. Reçoi favorablement les fleurs que j'ose t'offrir ; elles sont encore humides de la rosée du soir & de mes larmes. C'est aujourd'huy le sixiéme jour qu'Alexis est loin de moi. O bienfaisante Déesse! Qu'il revienne dans mes bras! Protége-le sur sa route & raméne-le aussi fidéle, aussi tendre qu'il l'était lors qu'il m'a quittée. Raméne-le, & que je le presse contre mon sein palpitant d'amour!

Alexis l'entendit. Il apperçut vis-à vis de lui le jeune berger dont la lune éclairait alors le visage. C'était le frére de Daphné. Timide & craintive, elle n'avait pas voulu s'exposer aux dangers de la nuit, en allant seule au temple de Vénus.

Alexis ayant quitté la colonne qui le cachait, parut ſoudain aux yeux de ſon amante, Daphné ſaiſie du plus doux raviſſement, Alexis transporté de joye & de honte, ils tombérent tous deux, les bras entrelacés, aux pieds de la Déeſſe.



ERITHIE.

MYRSON.

Viens, Lycidas, entrons dans le ruiſſeau, il rafraichira nos pieds. Le ſaule & le peuplier flexible y forment une voute de la plus riante verdure.

LYCIDAS. Volontiers, Myrſon. Dans cette chaleur étouffante, peut-on trouver un azile aſſez frais?

MYRSON. Allons juſqu'au rocher d'où ſe précipite le ruiſſeau. On y ſent une fraicheur auſſi délicieuſe, que ſi l'on nageait dans l'onde au clair de la lune.

LYCIDAS. Ecoute. Déja j'entens le bruit de l'eau qui tombe. On dirait que tout ce qui reſpire vient chercher la joye ſous

ces

ſes ombrages. Quel bourdonnement, quel doux gazouillement, quel tumulte agréable & varié, vient animer ces berceaux ſolitaires! Et ce petit chardonneret, veut-il nous montrer le chemin? Comme il ſautille dans ſa gaïté folâtre de caillou en caillou! Vois-tu comme le ſoleil darde un rayon brillant dans le creux de ce ſaule dont le tronc eſt entouré de lierre. Ah! Regarde, un petit chevreau repoſe dans le creux! Qu'il a bien trouvé ce paiſible abri!

MYRSON. Tu vois tout, & tu ne t'apperçois pas que nous arrivons à l'endroit où nous voulons être.

LYCIDAS. O Pan! O Dieux! quel réduit charmant!

MYRSON. Le ruiſſeau dans ſa chûte, ſemblable à un tapis argenté qui flotte doucement au gré des airs, couvre toute l'entrée

de la grotte & ces arbrisseaux le couronnent de leur feuillage. Vien, passons derriére la cascade, entrons dans la grotte.

Lycidas. Cette agréable fraicheur me fait tressaillir. Comme le ruisseau tombe en bouillonnant à nos pieds! Chaque goutte d'eau semble, aux rayons du soleil, une étincelle de feu.

Myrson. Asseyons nous sur cette roche couverte de mousse. Nos pieds reposeront à sec sur ces pierres, qui sortent de l'eau, & renfermés dans cet antre la cascade jettera sur nous son rideau transparent.

Lycidas. Non., jamais je n'ai vû un lieu plus enchanteur.

Myrson. Ouï, cette grotte est délicieuse. Aussi est-elle consacrée au Dieu Pan. Les bergers s'en éloignent vers le milieu du jour. Car on dit qu'à ces heures le Dieu vient souvent s'y reposer.

Sçais - tu l'hiſtoire merveilleuſe de cette ſource? Si tu le veux, je vais te la chanter.

LYCIDAS. Nous ſommes bien ici. Affis ſur cette mouſſe, appuyé contre le rocher, j'écouterai tes chants avec transport.

MYRSON. Que tu étais belle, Erythie, fille d'Eridan! La plus belle des Nimphes de Diane! Sa beauté cependant ne faiſait qu'éclorre. Preſque encore enfant, déja ſa taille était élégante. La premiere fleur de l'innocence ſouriait ſur ſon joli viſage. Une timidité ingénue adouciſſait l'éclat de ſes yeux bleus, & ſon ſein naiſſant, arrondi avec grace, promettait ce que promet le bouton de la plus belle roſe!

Pendant les ardeurs d'un jour d'eté elle avait pourſuivi avec ſes compagnes les chevreuils de la forêt. Fatiguée, languiſſante de ſoif, elle courut ſe déſalterer à une ſource.

Pour se rafraichir, elle y lava son bean visage, & puisant de l'ean dans le creux de sa main elle la savourait de sa petite bouche vermeille. Penchée ainsi sur la fontaine, Erythie ne songeait à aucun danger. Mais Pan caché dans le bosquet voisin avait les yeux fixés sur elle. Soudain le Dieu se sentit embrasé de tous les feux de l'amour. Sans être apperçû de la Nimphe, il s'était déja glissé tout près d'elle, lorsque le frémissement de l'herbe, que foulaient ses pieds, décéla son approche. Saisie de frayeur, elle prend la fuite; elle échappe aux bras nerveux de Pan, à ces bras qui tremblaient de désir & de volupté. Déja elle sentait sur son sein leur chaleur brulante; une feuille de rose eut rempli l'espace qui l'en séparait. Elle franchit le ruisseau. Plus légére que la biche, l'épouvante ajoute encore à sa légéreté. Il la

pourfuit. Elle vole à travers les près, femblable au vent rapide qui de fon aile effleure à peine les pointes de l'herbe naiffante. Mais tout-à-coup la terreur fufpend fa courfe. Sur le bord d'une roche escarpée elle recule, & pâle & tremblante elle voit la profondeur de l'abime. O Diane! s'ecrie-t-elle avec l'accent du défespoir, o Diane, protectrice des cœurs chaftes, fauve moi! Ne permets pas qu'un bras impudique ofe ferrer ce fein dévoué à ton culte! Viens, chafte Déeffe, viens à mon fecours. Cependant le Dieu l'avait déja atteinte de fi près qu'elle fentait le feu de fa brulante haleine, & fes mains étaient prêtes à la faifir. Mais la Déeffe, ennemie des amours, entend les accens plaintifs de la Nimphe.

Pan croyant embraffer Erythie, fent l'onde s'échapper entre fes mains & s'écou-

ler fur fon cœur palpitant d'amour. Erythie dans fes bras eft changée en fontaine. Ainfi fond la neige au printems fur de noirs rochers. Elle réjaillit fur les bras du Dieu . . . elle ruiffèle le long de fes genoux, elle murmure à travers le gazon, fe précipite du haut de la roche, & roule déjà fon onde au fonds de la valée. Ainfi fe forma la fource pure d'Erythie.



LA JAMBE DE BOIS.

CONTE.

Sur le mont d'où le torrent de Rauti se précipite dans la vallée, un jeune berger faisait paitre ses chévres. Son chalumeau appellait gayement l'Echo des antres du rocher, & sept fois de ses chants mélodieux l'Echo faisait rétentir les vallons. Tout-à-coup il apperçut un homme gravissant la côte de la montagne. Cet homme était vieux. Les ans avaient blanchi sa tête. Un bâton se courbait sous ses pas pesans & mal assurés, car il avait une jambe de bois. Il s'approcha du jeune homme & s'assit à ses côtés sur la mousse d'un rocher. Le

jeune berger le regarda avec furprife, & fes yeux s'arrêterent fur la jambe de bois. Mon fils, lui dit le vieillard en fouriant: N'eft-ce pas que tu penfes, qu'impotent comme je le fuis, j'aurais mieux fait de refter dans la vallée? Sache cependant, que je ne fais ce voyage qu'une fois chaque année; & telle que tu la vois, mon ami, cette jambe m'eft plus honorable qu'à bien d'autres la plus droite & la plus fouple. Je veux bien, mon pére, reprit le berger, qu'elle te foit plus honorable; mais je parie que les autres font plus commodes. Sans doute tu és fatigué. Veux-tu du lait de mes chevres, ou de l'eau frciche de la fource qui jaillit là bas dans le creux de cette roche?

Le Vieillard. J'aime la candeur peinte fur ton vifage. Un peu d'eau fraiche fuffira pour me foulager: Si tu veux bien m'en apporter ici, je te raconterai l'hiftoire de

cette jambe de bois. Le jeune berger courut à la fontaine & fut bientôt de retour.

Quand le vieillard se fut rafraichi, il dit: Lorsque vous voyés vos péres estropiés & couverts de cicatrices, jeunes gens, adorés le ciel, & bénissés leur valeur. Sans elle vous courberiés la tête sous le joug, au lieu de vous égayer à la douce chaleur du soleil & de faire répéter aux Echos des chants d'allégresse. La joye & la gaîté habitent les collines & la vallée, & vos chansons resonnent d'une montagne à l'autre. Liberté! douce liberté, c'est toi qui répans le bonheur sur cette terre chérie! Tout ce que nous voyons autour de nous, nous appartient. Satisfaits nous cultivons nos propres champs. La recolte que nous y faisons est à nous, & nos moissons sont des jours de fête.

La Jeune Berger. Celui-là n'est pas

digne d'être un homme libre qui peut oublier que c'eſt au prix du ſang de ſes péres.

LE VIEILLARD. Mais qui à leur place n'aurait fait ce qu'ils ont fait? Depuis la journée ſanglante de Nefels * je viens une fois tous les ans ſur cette montagne; mais je le ſens, je le ſens, j'y viens pour la derniére fois. D'ici je vois encore tout l'ordre de la bataille où la liberté nous fit vaincre. Regarde, c'eſt de ce côté là que s'avançait l'armée ennemie. Des milliers de lances étincelaient au loin avec plus de deux cent chevaliers couverts de ſuperbes armures. Les panaches qui ombrageaient leurs casques s'agitaient ſur leurs têtes & la terre frémiſſait ſous les pas de leurs chevaux. Déjà nôtre petite troupe avait été rompuë. Nous n'étions que trois à quatre cent com-

* La bataille de Nefels dans le Canton de Glaris l'année 1388.

battans. Les cris de la détresse retentissaient de tous côtés, & la fumée de Nefels embrasé remplissait la vallée & s'étendait avec horreur le long des montagnes. Cependant au pied du mont où nous sommes s'était porté nôtre chef. Il était là, où ces deux pins s'élancent des bords de la roche escarpée. Entouré d'un petit nombre de guerriers, je crois le voir encore, ferme, inébranlable, rappeller les troupes dispersées autour de lui. J'entens le bruit de ce drapeau que son bras agitait dans les airs; c'était comme le bruit des vents qui précédent l'orage. De toutes parts on accourait vers lui. Vois-tu ces sources se precipiter du haut des monts? Des pierres, des rochers, des arbres renversés s'opposent en vain à leur cours; elles franchissent, elles entrainent tout & se rassemblent au fond de cet étang. Ainsi nous accourumes à la voix

de nôtre Général, en nous faifant jour à travers l'ennemi. Rangés autour du héros nous fimes ferment, & Dieu nous entendait, de vaincre ou de mourir. L'ennemi s'approchant en ordre de bataille, fondit fur nous avec impétuofité; nous l'attaquames à nótre tour. Déjà nous l'avions chargé onze fois; mais toujours forcés de nous retirer à l'abri de ces hauteurs, nous y refferions nos rangs, auffi inébranlables que le rocher qui nous protégeait. Enfin renforcés par trente guerriers de Schwitz, nous tombâmes tout-à-coup fur l'ennemi comme la chûte d'une montagne, comme une roche qui éclate, tombe, roule à travers la forêt & brife avec fracas les arbres à fon paffage. De toutes parts, les ennemis, & cavaliers, & fantaffins, confondus dans le plus horrible tumulte, fe renverfent les uns les autres pour échapper à nôtre fureur. Achar-

nés au combat, nous foulions à nos pieds les morts & les mourans pour porter plus loin la vengeance & le trépas. J'étais au milieu de la mélée: Un cavalier ennemi me renversa dans sa fuite & son cheval me fracassa la jambe. Le guerrier qui combattait le plus près de moi, m'ayant apperçû, me chargea sur ses épaules & courut en me portant ainsi hors du champ de bataille. Un bon religieux, prosterné non loin de-là sur un rocher, implorait le ciel pour nous. -- Ayés soin, mon pére, de ce guerrier, lui dit mon libérateur, il a combattu en homme libre. Il le dit & révole au combat. La victoire fut à nous, mes enfans, elle fut à nous. Mais plusieurs des nôtres étaient étendus sur des monceaux d'ennemis. Ainsi, disait-on, repose le moissonneur fatigué sur les gerbes qu'il a moissonnées lui-même. Je fus soigné, je fus guéri.

Mais je n'ai jamais pû découvrir celui à qui je dois la vie. Je l'ai cherché vainement. J'ai fait des vœux & des pelérinages pour qu'un Saint du Paradis ou un Ange voulût me le révéler. Hélas! tous mes efforts ont été inutiles. Je ne pourrai plus dans cette vie lui prouver ma reconnaissance. Le jeune berger avait écouté le vieux guerrier les larmes aux yeux. Il lui dit, non, mon pére, dans cette vie tu ne pourras plus lui prouver ta reconnaissance.

Le vieillard surpris, s'écria: Ciel! Que dis-tu? Saurais-tu, mon fils, quel fut mon libérateur?

Le Jeune Berger. Je ferais bien trompé, ou c'était mon pere. Souvent il m'a raconté l'histoire de la bataille, & souvent je lui ai entendu dire, l'homme que j'ai emporté du champ de bataille ferait-il encore en vie?

Le Vieillard. O Dieu! Anges du Ciel! Cet homme généreux serait ton pére!

Le Jeune Berger. Il avait une cicatrice ici -- (en montrant sa jouë gauche) -- il avait été blessé par l'éclat d'une lance; peut-être le fut-il avant qu'il t'èmportât de la mélée.

Le Vieillard. Sa jouë était couverte de sang quand il m'emporta. O mon enfant, o mon fils!

Le Jeune Berger. Il mourut il y a deux ans, & comme il était pauvre, je suis réduit pour vivre à garder ces chevres. Le vieillard l'embrassa, & dit: Le ciel en soit béni; je pourrai te recompenser de ses bienfaits. Viens, mon fils, viens avec moi; qu'un autre garde ces chevres.

Ils descendirent ensemble dans la vallée & ils marchérent vers la demeure du vieillard. Il était riche en champs & en trou-

peaux, & une fille aimable était sa seule héritiére. Mon enfant, lui dit-il, celui qui m'a sauvé la vie était le pére de ce jeune berger. Si tu pouvais l'aimer, je serais heureux de te voir unie avec lui! Le jeune homme était d'une figure aimable. La fraicheur & la gaïté brillaient sur son visage; des boucles d'un blond doré ombrageaient son front, & le feu brillant de ses yeux était tempéré par une douce modestie. La jeune fille avec une réserve ingennuë demanda trois jours pour y penser; mais le troisiéme lui parut bien long. Elle donna sa main au jeune homme, & le vieillard versa des larmes de joye & leur dit: Que ma bénédiction repose sur vous, mes enfans! C'est aujourd'hui que je suis le plus heureux des hommes.

LETTRE

LETTRE SUR LE PAYSAGE.

Vous penſez donc, Monſieur, que je pourrais intereſſer, peut-être même devenir utile, en indiquant la route que j'ai ſuivie pour parvenir à pratiquer les arts du deſſein dans un âge peu favorable aux grands ſuccès. Il feroit a deſirer ſans doute que les artiſtes célébres euſſent éxécuté un ſemblable projet. Quel avantage ne tirerait-on pas de l'hiſtoire des peintres, ſi elle contenait avec les evénemens de leur vie le recit des progrès de leurs talens? Nous y verrions les

differentes routes qui peuvent conduire au même but, les obſtacles qui s'y rencontrent, les moyens de les ſurmonter, le dévelopement des lumieres rélatif au dévelopement du génie, & aux obſervations que la pratique entraine; & ſi ces ſortes de détails étaient écrits par les artiſtes mêmes, ils offriraient certainement cette vérité précieuſe & utile, & cet intérét ſéduiſant qui l'accompagne toujours.

Peut-être, il eſt vrai, ne trouveraît-on pas dans ces ſimples recits la profondeur de recherches que s'efforcent d'atteindre ceux qui diſſertent ſur les arts ſans les pratiquer; maîs ceux qui les éxercent y touveraient des reſſources & des connaiſſances que l'experience ſeule peut donner.

C'eſt ainſi que l'ouvrage de Laireſſe ſi ſecourable pour les jeunes eléves lui à mérité le titre de bienfaîteur des arts que ſes tra-

vaux ont illuftrés. C'eft ainfi que le livre de Mengs peut aider fes rivaux à s'égaler à lui, en donnant plus à penfer en peu de lignes fur les vrais principes de la peinture que de longs ouvrages. S'il laiffe defirer quelquefois plus de clarté comme Philofophe, combien ne dedommage-t-il pas comme artifte, lors qu'il expofe fes procédés, fes principes, & qu'il fait admirer l'énergie, le gout épuré, la fineffe qu'on a droit d'attendre de celui que fes contemporains appellent le Raphaël de fon fiécle.

Me fera-t-il permis de revenir à moi après m'être élevé fi haut? Oferais-je remplir ma promeffe; moi, qui n'ai fait que les premiers pas dans la carriere, & qui me trouverai peut-être arrété par des occupations & des circonftances forcées. Mais je me fuis engagé, c'eft au nom de l'amitié; l'amitié fera mon excufe.

Vous sçavez que le sort ne semblait pas me destiner à pratiquer la peinture. Cependant un penchant naturel, marqué dans ma premiere jeunesse par des essais continuels, semblait indiquer que la nature ne s'accordait point sur cet objet avec des circonstances d'état qui ne dépendent point d'elle. Je crayonnais donc dans mon enfance tout ce qui s'offrait à moi, sans pouvoir deviner alors ce que signifiaient ces avertissemens, & sans qu'on y fit assez d'attention pour les mettre à profit; je ne fis aucun progrès, mon gout se ralentit, mes plus belles années s'écoulérent; mais les beautés de la nature, les excellentes imitations de ce grand modéle ne cessaient point de faire sur moi les impressions les plus vives. J'avais abandonné le crayon; une impulsion secrette me fit prendre la plume, & par ce moyen dont la pratique m'offrait

moins d'obſtacles, j'imitai des ſcénes naïves, des beautés pitoreſques, enfin les charmes de la nature qui me touchaient le plus.

Cependant une collection choiſie que poſſedait mon beaupere, * reveilla en moi la paſſion du deſſein, & vers ma trentiéme année j'eſſayai de mériter dans ce genre d'imitation l'indulgence & s'il ſe pouvait le ſuffrage des artiſtes & des connaiſſeurs.

Ce fut au Payſage que mon penchant me fixa: je cherchai avec ardeur les moyens de ſatisfaire mes deſirs, & embaraſſé de la route que je devais tenir, je dis, il n'eſt qu'un ſeul modele, il n'eſt qu'un ſeul maître, & je me mis à deſſiner d'après nature. Mais j'appris bientôt que ce grand & ſublime maitre ne s'explique clairement qu'à ceux qui ont appris à l'entendre. Mon

* Mr. Heideggner Conſeiller d'État à Zuric.

exactitude à le suivre en tout m'égara: je me perdais dans des détails minutieux qui detruisaient l'effet de l'ensemble; je ne saisissais pas cette maniere de rendre, qui sans être servile ni lechée exprime le veritable caractère des objets. Mes arbres étaient dessinés avec sécheresse & ne se détachaient point par masses. L'ensemble était interrompu par un travail sans goût. En un mot mon œil trop fixé sur un point, n'était point éxercé à embrasser un espace. J'ignorais cette adresse qui ajoute ou retranche dans les parties, que l'art ne peut atteindre. Mon premier progrès fut donc de m'appercevoir que je n'en faisais pas; le second d'avoir recours aux grands maitres & aux principes qu'ils ont établis par leurs préceptes ou leurs ouvrages; & cette marche n'est-elle pas celle qui est naturelle à tous les arts? Les premiers qui les ont cultivés

ſont tombés dans la ſécheresse qu'on leur reproche par une éxactitude trop grande à imiter la nature, dont ils ſentaient, pour ainſi dire, trop en détail les beautés. En effet ces détails ſont éxécutés par nos premiers peintres d'une maniere auſſi finie dans les objets ſubordonnés que dans les parties les plus ſaillantes. Ceux qui les ont ſuivis ont remarqué ces deffauts, on a ſenti qu'une imitation caractériſtique était plus intereſſante que l'imitation des parties. Les idées de maſſes, d'effets, d'ordonnance ſe ſont offertes; ces idées ont produit des principes, & les grands peintres ſe ſont dirigés à un effet général comme les poëtes à un intérêt dominant.

Je m'occupai donc à étudier les grands maitres, à faire un choix entre eux & à ne m'attacher ſurtout qu'aux meilleurs ouvrages. Car je ſentis que ce qui eſt le plus

nuiſible dans l'étude des modéles c'eſt le médiocre. Le mauvais frappe & repouſſe; mais ce qui n'eſt ni bon ni abſolument mauvais trompe en offrant une facilité ſeduiſante & dangereuſe. C'eſt par cette raiſon que la gravure qui pourrait contribuer au progrès des arts, ſi elle s'occupait d'avantage du choix des originaux, & de la maniere de les bien rendre, peut être nuiſible par la quantité d'ouvrages médiocres qu'elle multiplie ſans ceſſe. Combien de productions de cet art ont éxigé le travail d'une année, qui ne méritent pas l'attention d'un moment! Mais que Raphaël ſoit traduit par un ſçavant burin, qu'un jeune artiſte s'aide de ce ſecours, bientôt il ne pourra ſupporter les ouvrages ſans nobleſſe & ſans expreſſion; il ſentira juſqu'où peut s'élever l'excellence de l'art. Le moyen de connaître & de fuir le médiocre eſt la méditation & l'imitation

des beaux ouvrages, ou à leur défaut des plus belles traductions qu'on en a faites; car c'eſt ainſi qu'on peut deſigner les belles estampes. Faites etudier à un jeune deſſinateur les têtes de Raphaël, il ne verra qu'avec dégoût les figures mesquines des peintres médiocres. Mais ſi vous le nourriſſez premierement de ces ſnbſiſtances inſipides, n'aura-t il pas bientôt perdu le gout neceſſaire pour ſentir l'excellence de l'Antinoüs & de l'Apollon. L'un marchera avec ſûreté dans la carriere, l'autre chancellera continuellement dans ſa route & ne connaitra pas même ſa faibleſſe.

C'eſt d'après ces reflexions que, me guidant ſur les pas des maitres, j'oſai me créer une methode. Mon premier precepte fut de paſſer d'une partie principale aux autres, ſans m'arrêter à vouloir ſaiſir tout à la fois les details infinis que j'appercevais dans cha-

cune. Je m'accoutumai par ce moyen à deſſi-ner ou plutôt à diſpoſer les arbres par maſſes en choiſiſſant Waterloo pour modelle; plus je meditai cet artiſte, plus je trouvai dans ſes païſages le vrai caractere de la nature; & plus cette decouverte me frappa, plus je trouvai de plaiſir à l'imiter. Ce fut donc à lui que je dus enfin la facilité de rendre mes propres penſées; mais c'etait en empruntant ſon ſtile. Alors pour éviter ce qu'on nomme maniere, je hazardai de mettre plus de varieté dans mes études, & d'aſſocier à mon premier maitre des artiſtes dont le goût différent du ſien avaient cependant comme lui le naturel & la vérité pour objet.

Swanefeld & Berchem preſiderent tour-à-tour à mes travaux; ſemblable à l'abeille, je cherchai du miel ſur pluſieurs fleurs; je conſultai, j'imitai, & revenant à la nature, partout où je trouvais un arbre, un

tronc, un feüillage qui attirait mes regards, qui fixait mon attention, j'en faisais des esquisses, plus ou moins terminées. Par ce procedé, je joignis à la facilité l'idée du caractere ; & je me formais une maniere qui me devenait plus personelle. Il est vrai qu'un premier penchant me ramenait souvent à mon premier guide ; je retournais à Waterloo lors qu'il s'agissait de la disposition des arbres ; mais Berchem & Salvator Rosa obtenaient la préférence, lorsqu'il s'agissait de disposer des terrasses & de caracteriser des roches. Meyer, Ermels & Hakert m'aidaient à distinguer les verités de la nature, & le Lorrain m'instruisait du beau choix des sites & du bel accord des fonds. J'appris en l'étudiant à imiter les campagnes verdoyantes, les doux lointains & ces degradations admirables par l'artifice caché de leurs nuances, Enfin

j'eus recours à Wouwermans pour ces fuyans legers & fuaves qui éclairés par une lumiere moderée & revêtus d'un tendre gazon, n'ont de deffaut que de paraitre quelquefois trop veloutés.

Paffant ainfi de l'imitation variée à l'obfervation conftante, retournant enfuite à la nature, je fentis enfin que mes efforts devenaient moins penibles. Les maffes & les formes principales fe developaient à mes yeux; des effets que je n'aurais point vus me frappaient; j'allai jufqu'à rendre d'un feul trait, ce que l'art ne faurait detailler fans fe nuire; ma maniere dévénait expreffive. Combien de fois avant ces premiers progrès, j'avais cherché, fans les trouver, des objets favorables à l'imitation; combien il s'en offrait à mes yeux! Ce n'etait pas cependant que chaque fite ou chaque arbre réunit toute la beauté pittorefque que je pouvais

desirer ; mais mon œil exercé ne voyait plus d'objèts sans y demêler des formes, qui me plaisaient, ou des caracteres qui fixaient mon attention. Je n'appercevais plus d'ombre, qui n'eût quelque branche bien jettée, quelque masse de feüillage agréablement disposée, quelque partie du trone dont la singularité fut piquante. Une pierre isolée me donnait l'idée d'un rocher, je l'exposais au soleil sous le point de vuë le plus relatif à ma pensée, & donnant dans ma pensée plus d'étendue aux proportions, j'y decouvrais les plus brillans effets du clair-obscur, des demiteintes & des reflets. Mais lorsque de cette maniere nous recherchons nos parties dans la nature, nous devons nous garder de ne pas nous laisser entrainer trop par le singulier. Recherchons le beau & le noble dans les formes en menageant avec gout les formes qui ne sont

que bizarres. C'eſt l'idée de la noble ſimplicité de la nature qui doit modérer un eſſor qui porterait l'artiſte au goût du merveilleux, à l'exageration, peut-être même au chimerique, & l'eloignerait par-là du vraiſemblable qui eſt la verité des imitations.

Quant à la maniere dont j'executais mes études, elles n'étaient ni des deſſeins rendùs ni de ſimples eſquiſſes. Plus une partie de mon ſujet me ſemblait intereſſante, plus j'en terminais au premier coup la repreſentation.

Il eſt des artiſtes qui ſe contentent de derober à la hâte par de ſimples croquis un tableau rendu que la nature leur preſente. Ils reſervent de ſuppléer à loiſir ce qui manque à leur eſquiſſe. Qu'arrive-t-il? L'habitude de leur maniere l'emporte ſur l'idée qu'ils ont priſe trop légérement, & le

caracte-

caracteriſtique de l'objèt s'echappe & diſparait. Qui pourra ſupléer à ce merite? ce ne ſera ni la magie du coloris, ni les effets du clair-obſcur: ils pourront ſéduire un moment; mais l'œil ſevere cherchera le vrai, le naturel, & ne le trouvant point ſe detournera de l'ouvrage avec dédain.

Mais ſi je voulais faire uſage de mes etudes faites d'après la nature dans l'invention d'un enſemble, j'y trouvais dequoi m'intimider & m'embaraſſer; je tombais dans ces details factices qui ne s'accordaient plus avec la ſimplicité des parties que j'avais derobées à la nature. Je ne voyais pas dans mes payſages le grand, le noble, l'harmonie, cet effet touchant dans l'enſemble. J'etais donc obligé d'avoir recours aux maitres, qui me parurent exceller le plus dans la compoſition.

Everdinghen, que je n'ai point encor

nommé, m'offrit fouvent alors cette fimplicité champêtre qui plait même dans les contrées où regne la plus grande varieté; je trouvai dans fes ouvrages, des torrens impetueux, des roches brifées & convertes d'épaiffes broffailles, des lieux agreftes où la pauvreté trouve un azile heureux dans la plus fimple chaumiere.

Cependant fi fa touche hardie & fpirituelle était capable de m'infpirer, je ne crus pas qu'il fut le feul dont il fallait fuivre l'exemple. Je penfai même qu'il n'était pas inutile d'avoir appris, avant de l'imiter, á peindre les rochers dans un meilleur gout. Dietrich me l'enfeigna. Les morceaux qu'il a compofés dans ce genre font tels qu'on dirait que c'eft Everdingen qui les a faits, mais qu'il s'eft furpaffé lui-même.

Swanefeld à fon tour m'offrit la nobleffe des idées. J'admirai l'effet prodigieux de

ſon execution & celles des lumieres refletées qui rejailliſſent d'une maniere ſi piquante ſur ſes grandes maſſes d'ombres. Salvator Roſa m'entrainait ſouvent par la chaleur & la fougue de ſon genie; Rubens par la hardieſſe de ſes compoſitions, par le brillant de ſon coloris, par le choix de ſes ſujets. Mais les deux Pouſſins & Claude Lorrain m'attacherent enfin uniquement. C'eſt dans leurs ouvrages que je trouvai jointes la nobleſſe & la verité. Ce n'eſt pas une ſimple & ſervile imitation de la nature. C'eſt un choix du beau le plus ſublime & le plus intereſſant. Un genie poëtique reünit dans les deux Pouſſins tout ce qui eſt grand, tout ce qui eſt noble. Ils nous tranſportent dans ces tems pour leſquels l'hiſtoire & ſurtout la Poëſie nous rempliſſent de veneration, dans ces Païs où la nature n'eſt point ſauvage mais ſurprenante dans

ſa varieté; où ſous le ciel le plus heureux chaque plante acquiert toute ſa perfection. Les fabriques qui ornent les tableaux de ces artiſtes celebres offrent le gout épuré de l'architecture antique. Les figures ont le maintien noble, la demarche aſſurée; c'eſt ainſi que nous nous repreſentons les Grecs & les Romains, lorſque notre imagination dans l'enthouſiasme de leurs grandes actions ſe tranſporte aux ſiecles de leur gloire & de leur proſperité. Le calme & l'aménité regnent ſurtout dans les contrées qu'a ſçu créer le pinceau du Lorrain. La ſeule vuë de ſes tableaux excite cette émotion douce, ces ſenſations délicieuſes que le ſpectacle d'une nature choiſie a droit de porter dans notre ame. Ses campagnes ſont riches ſans confuſion; elles ſont variées ſans deſordre, mais toutes preſentent l'idée de la paix & du bonheur. C'eſt toujours une terre for-

tunée qui prodigue ſes bienfaits à ceux qui l'habitent, un ciel pur & ſerein ſous lequel tout germe & tout fleurit. Non content de me remplir des principes & des beautés que m'offraient les ouvrages de ces grands maitres de l'art, j'eſſayai de retracer de memoire les principaux traits qui m'avaient frappé dans ces beaux modeles. Je copiai quelques uns de leurs ouvrages & je conſerve ces eſſais qui me rappellent & la route que j'ai ſuivie & les guides qui me l'ont ouverte. De cette methode que je m'étais formée, il m'eſt reſté l'habitude utile de tracer, pour en mieux garder le ſouvenir, les compoſitions & les ſites des ouvrages qui m'intereſſent particulierement. Peut-être regardera-t-on ce ſoin comme ſuperflu, puiſque les gravures faites d'après les plus beaux tableaux pourraient m'en donner des images plus exactes. Mais la peine que j'ai

prise, lorsque je les ai tracées moi-même, m'en fait conserver une idée plus durable. Combien de collections d'estampes & de dessins ressemblent à ces nombreuses bibliotheques dont les possesseurs ne tirent aucun profit !

Cependant lorsque je m'étais attaché trop longtemps à penser d'après les maitres que j'avais choisis, j'éprouvais une timidité plus grande. S'agissait-il d'inventer, surchargé, pour ainsi dire, des grandes idées des celebres artistes, je reconnaissais ma foiblesse, & humilié de mon peu de force je sentais combien il était difficile de les atteindre. Je remarquais combien par une imitation trop continuë l'imagination perd son essor. Le celebre Frey en est un exemple ; & le plus grand nombre des graveurs confirme cette observation. En effet les ouvrages de leur composition sont en general ce qu'ils

ont fait de plus mediocre. Occupés sans cesse à rendre les idées des autres, astreints à les copier avec la plus scrupuleuse exactitude, cette hardiesse, cette fougue d'imagination, sans laquelle on n'invente point, s'affaiblit, ou se perd. Effrayé par ces reflexions j'abandonnai mes originaux, je quittai mes guides, & me livrant à mes propres idées je me prescrivis des sujets, je me donnai des problêmes à resoudre. Je cherchai à connaitre ainsi ce qui pouvait mieux convenir à mes faibles talents. J'observais ce qui m'était le plus difficile & je decouvrais à quelles études il me fallait desormais porter ma plus grande attention. Alors les difficultés commencérent à disparaitre. Mon courage s'augmenta. Je sentis que mon imaginatiou s'étendait en prenant des forces. Malheur aux artistes & aux poëtes, serviles esclaves de leurs mo-

deles. Ils ressemblent à l'ombre qui suit le corps jusques dans ses moindres mouvemens. Je me gardai bien cependant d'abandonner l'usage que je m'etais fait, de derober à la nature un trait, un souvenir de ce qu'elle m'offrait de singulier, de piquant ou d'agreable. Toujours fourni de ce qui m'etait necessaire, toujours attentif à ce qui se presentait à mes yeux, n'ayant point honte de me retirer un moment à part pour remplir mes tablettes, un tableau, une estampe, un site, un effet, un grouppe, une phisionomie, tout me payait tribut, & mes esquisses ou mes croquis même étaient pour mon imagination une espece de chiffre qui lui rappellait des idées dont sans cela la trace rapide & legere se ferait infailliblement échappée. Une pensée conçuë dans la premiere chaleur, un effet dont on est rempli au premier coup d'œil, ne sera jamais

auffi bien rendu que par le trait qu'on en forme à l'inftant qu'on en eft frappé. Dans ces premieres émotions fi precieufes à faifir, il n'eft pas jufqu'au mediocre qui ne puiffe occafionner quelque penfée heureufe. Quel poëte n'a pas enfanté quelquefois un bon vers dont un vers mediocre lui donnait l'idée! C'etait un diamant informe. Il l'a brillanté. Les œuvres de Merian, à qui l'on ne rend pas affez de juftice, renferment des verités prifes fur la nature avec le plus beau choix: qu'eft-ce qui peut donc deguifer leur merite? le ton infipide de l'execution; donnez à fes arbres & à fes fonds la legereté de Watterloo; repandez fur fes rochers & fur toute fa compofition plus de varieté, vous verrez naitre des effets brillans dont l'éclat & l'agrément feraient honneur au genie, & dont la difpofition & les fonds fe trouvent tout entiers dans Merian.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir ſans ceſſe ſous les yeux & la nature & les excellens ouvrages des grands maitres. Liſez encore l'hiſtoire de l'art & celle des artiſtes. Cette lecture étend le cercle de nos connaiſſances, elle nous rend attentifs aux differentes revolutions arrivées dans l'empire des arts, elle porte ceux qui les exercent à s'occuper plus fortement de ce qui doit être leur objèt principal. Comment ne pas s'intereſſer au ſort d'un homme dont nous admirons les talens? Comment ne pas rechercher & voir avec interêt les ouvrages d'un homme dont le caractere & le ſort nous ont touchés? Pourrait-on connaitre la véneration avec laquelle on parle des grands artiſtes & de leurs ouvrages immortels, ſans concevoir une plus haute idée de l'importance de l'art? Peut-on être inſtruit de l'ardeur infatigable avec laquelle ils ont travaillé,

pour atteindre la perfection, fans fe fentir foulagé des peines que l'on a prifes? jufques à leurs fautes nous inftruifent, jufques à leurs malheurs nous attachent.

Mais puifque je me fuis écarté de la pratique de l'art pour m'étendre à quelques idées théoriques, puifque j'indique les moyens de nourrir l'imagination & d'élever le genie, je dois recommander aux jeunes artiftes la lecture des bons poëtes. Quel fecours peut leur être plus utile pour épurer leur gout, exalter leurs idées & féconder leur imagination? Le poëte & le peintre rivaux & amis empruntent de la même fource, puifent dans la nature & fe communiquent leurs richeffes, tous deux fuivant des regles analogues. De la varieté fans confufion; voilà le grand principe de toutes leurs compofitions. Enfin la même delicateffe de tact & de gout doit les guider

dans le choix dés circonstances, des images, des details & de l'ensemble. Que d'artistes feraient plus heureux dans leur choix, que de poëtes mettraient plus de verité dans leurs tableaux & de pittoresque dans leur expression, si les uns & les autres savaient réunir la connaissance approfondie des deux arts.

Les anciens & surtout les Grecs dont la langue est si poëtique, dont les tableaux sont si vrais, ne connaissaient point la belle facilité de nos poëtes modernes qui, pour avoir entassé des images & des figures prises au hazard, osent s'atribuer le mot du Correge & s'ecrient, nous aussi sommes des Peintres. Qu'ils lisent ce que Mr. Webb a écrit sur le beau dans la peinture; rien ne prouve mieux ce que j'avance que la maniere dont il developpe ses principes. Il les éclaircit presque toujours par quelque

passage tiré des grands poëtes de l'antiquité, & nous montre ainsi que ces genies superieurs ont vraiement connu le beau & le sublime des arts; bien eloignés sans doute de l'idée que s'en forment ceux de nos poëtes qui s'adressent à Durer pour peindre les Graces, ou à Rubens pour rendre cette beauté idéale qui doit caracteriser une déesse ou le plus haut degré de la beauté d'une mortelle.

Mais pour revenir aux arts dont je m'occupe, que je plains le païsagiste insensible que les peintures sublimes de Tomson ne peuvent inspirer! En lisant les descriptions de ce grand maitre on croit voir les tableaux de nos plus fameux artistes. On pourrait transsporter sur la toile & réaliser ce qu'il décrit dans ses scenes variées; c'est tantôt la simplicité de Berchem de Potter ou de Roos, tantôt la grace & l'amenité de Lorrain, souvent l'on y retrouve ce caractere

noble & grand du Pouffin, & par des oppofitions fi précieufes pour l'effet le ton melancolique & fauvage de Salvator Rofa. Qu'il me foit permis de rappeller à cette occafion un de nos Poëtes prefque oublié; Brockes qui obfervant la nature jufques dans fes details, doüé d'un fentiment vif & delicat, recevait les impreffions les plus douces & fe fentait ému des moindres circonftances. Une plante couverte de rofée & frapée par l'eclat du foleil allumait fon enthufiasme. Un oifeau inquiet du fort de fes petits le rempliffait d'interet. Ses tableaux, il eft vrai, trop recherchés peuvent être juftement critiqués; mais ils ne font pas moins un riche magazin de peintures & d'images empruntées de la nature, & dans lefquelles elles fe reconnaiffent comme dans une glace fidelle qui ne fupprime rien de ce qui lui eft offert.

Faudra-t il donc, diront quelques artistes en laissant échapper un sourire ironique, faudra-t-il donc joindre à tant d'études qui nous sont necessaires, celles qui appartiennent aux litterateurs & aux savans ? faudra-t-il lire ou peindre ? Si vous faites cette question, quel besoin d'y repondre ? Ah ! vous peindrez sans aucun secours les débris d'une étable & des païsans yvres. Efforcez vous alors de prodiguer les effets du clair-obscur & la magie de la couleur, vous aurez au moins sans fatiguer votre genie le merite d'une exécution brillante ; mais n'aspirez pas à flatter l'esprit & à toucher les ames, n'exigez que des yeux le tribut qui n'est du qu'à la main.

Voilà, mon cher ami, les observations que mes études m'ont occassionnées. Voici le plan que je me suis formé. Le succès

ne depend point de mes feuls defirs. Ce n'eft point à moi, c'eft au public qu'eft reſervé le droit de me juger. Mais je crois avoir celui d'avancer que la methode la plus prompte & la plus ſure eft de travailler alternativement d'après les chefs-d'œuvres des grands maitres & d'après la nature, & d'apprendre ainſi à comparer la plus belle expreſſion de l'art avec le nature même & les beautés de la nature avec les reſſources de l'art.

Si dans les circonſtances où je me ſuis trouvé il ne m'a pas été poſſible de parvenir plus loin, au moins j'ai ſenti avec un reſpect religieux combien de reflexions & d'etudes ſont neceſſaires pour atteindre les ſublimes hauteurs d'un art divin. Quel ſera donc le ſort de ceux qui ne joindront pas le travail obſtiné à la meditation habituelle? Que l'artiſte qui mepriſe ou neglige ces

grands moyens, renonce à la recompenſe qui n'eſt duë qu'aux ames actives & ſenſibles. Il n'eſt point de reputation pour lui, ſi le gout de ſon art ne devient point une paſſion violente; ſi les heures qu'il employe à le cultiver ne ſont pas les plus delicieuſes de ſa vie, ſi l'etude n'eſt pas ſa veritable exiſtence & ſon premier bonheur, ſi la ſocieté des artiſtes n'eſt pas celle qui lui plait le plus, ſi la nuit même les idées de ſon art n'occupent pas ou ſes veilles ou ſes ſonges, ſi le matin il ne vole pas à ſon attelier avec un nouveau tranſport; malheur à lui ſurtout s'il ſe borne à flatter le mauvais gout de ſon ſiecle, s'il ſe complait dans les frivolités applaudies, s'il ne travaille pas pour la veritable gloire, pour la poſterité. Jamais elle ne fera mention de lui, jamais ſon nom ne ſera repeté, ja-

mais ses ouvrages n'echaufferont les désirs ou ne toucheront l'ame des mortels fortunés qui cherissent les arts, qui honorent leurs favoris & qui recherchent leurs ouvrages.

Cette lettre passe déja les bornes que je m'etais prescrites. Souffrez cependant, Monsieur, que j'y joigne encore les souhaits que je forme depuis longtems pour une entreprise qui contribuerait sans doute au progrès des arts du dessein.

Les jeunes artistes me paraissent desirer des methodes claires & concises qui les guident. Je souhaiterais que l'on composât des livres d'elemens à l'usage des eleves & des maitres. Nous avons quelques ouvrages excellens. Mais ils ne sont ni assez simples ni assez pratiques pour ceux qui commencent. Dans l'ouvrage que je pro-

pose il faudrait premierement exposer les regles fondamentales de l'art avec toute la clarté & toute la precision possible ; il faudrait ensuite les appliquer à différens exemples ; il serait necessaire que ces exemples fussent tirés des gravures faites d'après les meilleurs tableaux des grands maitres. Pour chaque branche de l'art on developperait la methode la plus sure, on indiquerait les principaux ouvrages & les plus fameux artistes de ce genre. Les elemens de Preysler sont presque generalement adoptés dans l'Allemagne. On en tourmente les jeunes gens ; cependant les contours de ce maitre sont souvent incorrects. Ses têtes ont un caractere commun. Quelques elemens de dessein qui ont paru dans les païs où l'on exerce les arts présentent des exemples qui ne peuvent guider surement les jeunes ar-

tiſtes, parceque le trait en eſt trop negligé, & que la correction eſt la baſe ſur laquelle doit s'établir l'inſtruction. Je penſe qu'il ſerait encore important d'ajouter aux methodes dont je viens de donner l'idée un recueil de deſcriptions exactes des meilleurs tableaux qui exiſtent en tout genre & des gravures de ces tableaux faites avec le plus grand ſoin. Un examen de ces ouvrages d'après les veritables principes de l'art ſerait une excellente leçon. Il eſt vrai qu'il ſerait difficile de l'etendre juſques à la couleur. Mais l'accord du clair-obſcur y pourrait être diſcuté, & des obſervations ſur le rapport qu'il a avec l'harmonie du coloris ſuppléeraient en partie à ce qu'on pourrait deſirer & ne pourraient manquer d'intereſſer & d'inſtruire l'artiſte & le connaiſſeur. Il ſerait eſſentiel dans le plan

que je propoſe de ne choiſir que les meilleures compoſitions de chaque age; il ne faudrait s'attacher qu'à celles où ſe remarque particulierement le caractere de leur tems & de leur école.

Les deſcriptions que l'on trouve dans le livre de Boydels, dans les écrits de Winkelmann, de Hagedorn, de Richardſon & de quelques autres pourraient ſervir de modeles. Celle du tableau d'autel du Chev. Mengs, à Dreſde, inſerée dans la Bibliotheque des Belles-lettres & des Beaux-arts, Tom. III. eſt un chef-d'œuvre qui ſuppoſe la connoiſſance la plus profonde de toutes les parties de l'art. Auſſi l'ouvrage dont je trace l'idée ne peut être utile qu'autant qu'il ſera traité par les plus grands artiſtes ou les connaiſſeurs les

plus instruits. Ce n'est qu'aux Hagedorns, aux Casanoves, aux Wattelets, aux Cochins &c. qu'il est permis de l'entreprendre.

